

CORRESPONDANCE

D'EULALIE,

OU

TAB LEAU

DU

LIBERTINAGE DE PARIS.

*Avec la vie de plusieurs filles célèbres
de ce siècle.*

Paris est une de ces Villes immenses, où habitent
quantité de riches débauchés, qui ne sont
occupés que d'acheter des plaisirs honteux,
que l'indigence s'empresse de leur vendre.

TOME SECOND.

A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE, Libraire.

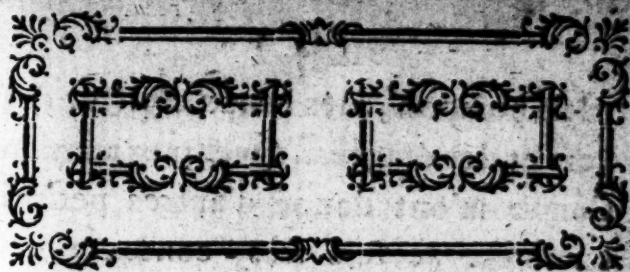
M. DCC. LXXV.



J U

E

P
don
lan
et
l'ai
imp
gal



LETTRES

DE

JULIE A EULALIE.

LETTRE *de Mademoiselle Julie.*

Ce Jeudi 2 Janvier 1783.

POUR mes étrennes le Comte m'a donné une paire de bracelets en brillans, sur l'un desquels est son portrait, et sur l'autre son chiffre et le mien. Je l'ai beaucoup remercié, mais il m'a imposé silence de la façon la plus galante. Mon amant m'a donné un

pétit pompon, mes beaux esprits, des vers et des dragées. Quelques amis du Comte m'ont donné d'autres petites babioles. Je suis très - contente, et voudrois que le jour de l'an vînt tous les mois.

Si tu as jamais un mari, je souhaite qu'il ressemble au héros de cette chanson, qu'on peut appeller le modele des maris :

CHANSON sur l'air d'Albanesse :

Hé! qu'est qu'ça me fait à moi.

Chaque jour plus élégante,
Si partout ma femme plaît;
Des amis qu'elle me fait,
Si toujours le nombre augmente,
Hé! qu'est qu'ça me fait à moi?
C'est ainsi qu'on représente.
Hé! qu'est qu'ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Qu'elle reste à sa toilette
 Jusqu'à l'heure du rempart ;
 Que son panache avec art
 Se leve et flotte en aigrette ,
 Hé ! etc.
 Pour qui crois qu'elle est faite ;
 Hé ! etc.



De quel éclat elle brille ,
 On la lorgne et chacun dit :
 La parure s'embellit
 Sur une femme gentille.
 Hé ! etc.
 Le soir je la déshabille.
 Hé ! etc.



Qu'elle parcoure la foire ,
 Se donnant mille bijoux ;
 Qu'un Chevalier des plus foux
 La ramene à la nuit noire ,
 Hé ; etc.
 Je ne paye pas le mémoire.
 Hé ! etc.



Souvent , sans que je la presse ,
 Elle soupe à la maison ,
 Et quand je rentre au salon ,
 J'y vois régner l'allégresse ;
 Hé ! etc.

On me flatte , on me caresse.
 Hé ! etc.

Le boudoir est préférable ,
 C'est là que Madame rit ;
 Et plus le cercle s'étrécit ,
 Plus Madame est adorable ;
 Hé ! etc.

Chacun m'applaudit à table.
 Hé ! etc.

Quand le champagne m'inspire ,
 Elle pétille d'esprit ;
 C'est toujours elle qui dit
 Le bon mot que j'allois dire.
 Hé ! etc.

Je la vois pâmer de rire.
 Hé ! etc.

no
 gar
 dix
 figu
 j'en
 d'en
 enco
 don
 Cepen
 enco
 droit
 me vo

Qu'ainfi chéris de leurs belles
 On trouve peu de maris ;
 Qu'on nous cite dans Paris
 Tout comme deux tourterelles,
 Hé! etc.

Je cite auffi mes modeles.
 Hé! qu'est qu'à me fait à moi ;
 Quand je chante et quand je boi ?



Il y a deux jours que j'ai fait con-
 noissance avec un jeune officier aux
 gardes françoises qui a tout au plus
 dix-sept ans. Il est de la plus jolie
 figure du monde. Je t'avouerai que
 j'en suis amoureuse ; j'ai bien envie
 d'en faire mon farfadet. Je le crois
 encore novice , cela m'amusera de lui
 donner la premiere leçon d'amour.
 Cependant à cet âge , à Paris , avoir
 encore son pucelage , cela me surpren-
 droit. Je le saurai avant peu ; il vient
 me voir demain , et comme je me meurs

d'envie d'en jouer avec lui, je lui donnerai si beau jeu, que, s'il fait quelque chose, il le fera voir. Au surplus, s'il le faut, je ferai les avances, malgré ce qu'il pourra m'en coûter. L'amour n'écoute rien et fait taire les bien-séances. Tu vois, chere Eulalie, que je me dispose à bien commencer l'année; sois persuadée que je ne la passerai pas sans bien m'en donner. Adieu. Porte-toi bien.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 4 Janvier 1783.

HIER mon petit officier, chere amie, est venu à dix heures du matin comme je lui avois dit. J'étois restée au lit. Sophie l'a introduit dans ma chambre et lui a approché un fauteuil près de mon lit. D'abord saisissant une de mes mains, et la couvrant de baisers, il m'a dit qu'il m'aimoit à

l'adoration ; que depuis l'instant qu'il m'avoit vue , il n'avoit pas fermé l'œil , qu'il ne faisoit que penser à moi , et étoit consumé par un feu brûlant , que si je ne l'aimois , il mourroit de chagrin. Hélas ! ses yeux en disoient davantage : ils étoient animés. Son discours , qu'il débitoit avec tant de chaleur et de vérité , joint à l'amour que je ressentois déjà , me donnoient pour le moins autant de desirs qu'à lui. Je lui passai la main derrière le cou , et lui donnai un baiser de flamme , en lui disant qu'une demoiselle risquoit beaucoup en se fiant trop légèrement aux discours séduisans d'un jeune homme ; que l'inconstance et l'indiscrétion étoient les moindres maux à redouter d'un tendre commerce avec des gens de son état et de son âge. Ah ! répliqua-t-il , je ne fais comment sont les autres , quant à moi , je jure d'être discret et de vous aimer toute la vie. Aussitôt m'embras-

fant il s'évanouit , et resta un moment
 comme anéanti , la tête couchée sur
 mon sein : puis revenant subitement à
 lui , il recommença de m'embrasser en
 soupirant et avec un regard languis-
 sant. Je m'aperçus alors qu'il étoit
 novice , et soupiroit après quelque
 chose qu'il n'osoit ni prendre ni deman-
 der. Je sonnai Sophie et me levai
 aussitôt , bien résolue de ne pas perdre
 ma matinée , mais que mon joli bou-
 doir seroit le théâtre de nos ébats. Je
 ne mis qu'un léger déshabillé piqué ;
 mon corset étoit ouvert , et mes che-
 veux flottoient sur mon sein. Ainsi
 arrangée , je passai avec lui dans le
 boudoir , et l'ayant fait asseoir à côté
 de moi sur mon canapé , je le laissai
 maître de s'emparer de ma gorge , et
 de me donner autant de baisers qu'il
 voulut. Mais voyant qu'il étoit dans
 un état brillant , je fis en badinant
 sauter les boutons de sa culotte , et je

vis alors paroître un bijou qui me fit frissonner de crainte et de plaisir. Soit instinct naturel, soit que mon badinage l'ait rendu plus hardi, il passa la main sous mes jupes et y fouragea. Son front se couvrit d'une aimable rougeur; son trouble et son embarras étoient extrêmes, lorsque l'attirant tout d'un coup sur moi, et dirigeant son dard amoureux vers le centre des plaisirs, je lui en indiquai l'usage. Je crus alors qu'il me déchireroit, tant il me faisoit souffrir. Plusieurs fois je le priai de cesser, mais inutilement; semblable à un cheval échappé, rien ne pouvoit l'arrêter. Mais bientôt épuisé lui-même par une ample effusion de la liqueur amoureuse dont je me sentis inondée, il demeura un instant sans mouvement, comme enivré de plaisirs. Puis revenant de sa léthargie il recommença de plus belle. Enfin, après quatre aspersions, il s'arrêta. Pour moi, plongée

dans une mer de délices, et ne sentant plus rien à force de sentir, j'étois tombée en pamoison. Mon élève s'occupoit à considérer mes charmes; ses caresses et les baisers dont il couvroit toutes les parties de mon corps, me firent revenir à moi. Accablée de fatigue, je me recouchai; mon amant me demanda de partager mon lit: je le lui accordai, sachant le Comte à la cour; mais sous la condition qu'il me laisseroit dormir. Il me promit tout ce que je voulus; mais à peine y avoit-il une heure que j'étois au lit, qu'il manqua à sa parole. Je l'aurois grondé si j'en avois eu la force; mais cela m'étoit impossible. Enfin, après une heure passée dans de nouveaux plaisirs, nous nous sommes levés et avons dîné ensemble. A quatre heures je l'ai congédié et me suis recouchée, voulant réparer mes forces. Adieu. Ton amie pour la vie.

Touj

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Mercredi 8 Janvier 1783.

VOICI, ma chere, quelques petites nouveautés qui ont été dites à un souper qu'il y a eu chez moi le jour des rois. J'ai été la reine, le Comte ayant eu la fève. La soirée a été des plus gaies.

Moralité.

Les courtifans font des jetons,
 Leur valeur dépend de leur place;
 Dans la faveur des millions,
 Et des zéros dans la disgrâce.

Le Pere Laconique.

C O N T E.

Un Pere avoit un garnement
 Qui faisoit chaque jour quelques fras-
 ques nouvelles,
 On le nommoit la terreur des
 pucelles;
 Toujours au jeu, le vin étoit son
 élément.

Il avoit fui loin des yeux de son
pere,

Qui ne pouvoit exhaler son cour-
roux

Qu'en style épistolaire :

Or, des mots ne font pas des
coups.

Le bon-homme en fureur ne sachant
plus que dire,

A son vaurien écrivit ces deux
mots :

„ Siles coups de bâton , coquin , pou-
voient s'écrire ,

„ Tu ne lirois ceci qu'avec le dos.”

Epigramme.

Pour tous les vers qu'il fait , le poëte
Lubin

Reffent une tendresse extrême :

Mais des enfans gâtés ses vers ont le
destin ,

Leur pere est le seul qui les aime.

Mon petit Farfadet est bien instruit, il fera ce que je voudrai et fera à mes ordres. Maintenant j'en jouis à mon aise et le contiens. Je veux cependant le tant exercer d'ici à dimanche, qu'il ne lui prenne pas fantaisie de me faire aucune infidélité pendant les huit jours qu'il fera à Versailles pour sa garde. Cela feroit un friand morceau pour quelques vieilles Duchesses, ou quelques paillardes de la cour. Le Comte ne se doute de rien. Amant, entreteneur, farfadet, je fais les tromper tous, et faire croire à chacun qu'il possède seul mon cœur. Adieu.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Ce 8 Janvier 1783.

UN jeune homme de ma connoissance, ma bonne amie, qui le jour des rois à soupé avec Mademoiselle Saint-

Leger , m'a raconté qu'ayant été reine.
de la fève , elle fit cet impromptu.

Air : Dans ma cabane obscure.

Du poids de ma fortune ,

Je n'ai point à gémir :

Loin qu'elle m'importune ,

Mon cœur fait en jouir.

Oui , la grandeur suprême

A les plus doux attraits ,

Quand on peut dire j'aime ,

J'aime tous mes sujets.

M. de Saint-Ange répondit aussitôt
à ce couplet par celui-ci.

Air : Philis demande son portrait.

Qu'une princesse dans sa cour ,

Regne par l'étiquette ,

Par les talens et par l'amour ,

Ici regne Minette ,

Phœbus , du laurier des neuf sœurs

A couronné sa tête ;

Et l'amour lui soumet les cœurs ,

Par le droit de conquête.

Pour

so
au
an
me
au
réu
me
un
je f
un

L

J'A
mise
ganc
J'av
de v

(1
que le
tonni
T

Pour moi le jour des rois , j'ai soupé tête-à-tête avec mon jeune auteur dramatique qui me donne une année d'entrée aux italiens. Elle commencera le dix de ce mois. S'il est aussi bon auteur que fouteur il doit réussir. Je lui accorderai quelquefois mes bonnes grâces. Sept fois dans une nuit ne font rien pour lui. Adieu, je souhaite que tu trouves à Bordeaux un homme qui lui ressemble.

LETTRE de *Mademoiselle Julie.*

Ce Lundi 13 Janvier 1783.

J'AI été hier au bal de l'opéra. J'étois mise fort simplement, mais avec élégance. Renesson m'accompagnoit. J'avois sur le visage un petit loup (1) de velours noir. Je fus agacée pendant

(1) C'est un petit masque qui ne couvre que les yeux et le nez, qui n'a point de mentonnière.

plus de deux heures par un étranger qu'on m'a dit être un Polonois. Je m'amusai beaucoup de sa maniere de me faire la cour. Son air guindé à vouloir contrefaire le petit-maitre françois me faisoit rire. Enfin, après m'avoir bien excédée, nous étant perdus dans la foule, il me dit que, si je voulois aller passer un quart d'heure avec lui dans une loge grillée dont il pouvoit disposer, il me donneroit cent louis en deux rouleaux qu'il me fit voir. Je fis d'abord quelques façons, puis je me laissai aller. Imagine-toi que lorsque je fus rentrée chez moi, et que je voulus serrer mon argent, ayant défait les rouleaux, je n'y ai trouvé que des jetons. Je suis furieuse contre cet étranger; si je le tenois, je lui arracherois les yeux. Ah! quel gueux! Ce que je crains, c'est qu'il n'aille publier cette aventure, mais ce qui me tranquillise,

« c'est qu'il ne me connoît pas ; cela
 m'obligera à changer de déguisement
 quand je retournerai au bal de l'opéra.
 Adieu , ma chere , pense à ce qui m'est
 arrivé , si on veut te donner des rou-
 leaux , et n'oublie pas de les défaire ;
 pour moi , je n'y manquerai jamais.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris , ce 16 Janvier 1783.

HIER , ma bonne amie , mon vieux ,
 qu'il y a quelques jours que je n'avois
 vu , est entré avec un air triste. Je lui
 demandai ce qu'il avoit , „ ah ! me dit-
 „ il en soupirant , la mort de ma femme
 „ a réduit ma fortune à moitié , et je
 „ suis obligé d'aller vivre en province ,
 „ vous savez combien je vous aime ,
 „ voudriez-vous y venir avec moi. ”
 Je ne puis tout de suite me décider ,
 répliquai-je aussitôt , je vous demande

trois jours pour cela. Hé bien !
 soit, mon cœur, me dit-il en m'em-
 brassant, et me quitta pour aller
 vaquer à ses affaires qui ne lui laissent
 gueres de tems libre. A peine étoit-il
 parti que je lui écrivis cette lettre :

„ Malgré, Monsieur, tout l'atta-
 „ chement que j'ai pour vous, je
 „ ne puis me résoudre d'aller ensevelir
 „ mes charmes dans la province. Le
 „ théâtre de la capitale est celui sur
 „ lequel ils doivent briller. Croyez
 „ que quoique éloignée de vous j'y
 „ penserai toujours et n'oublierai
 „ jamais les marques d'amitié que
 „ vous m'avez données ; croyez aussi
 „ que je vous désire tout le bonheur
 „ que vous méritez. Vous trouverez
 „ sûrement en province quelques jeu-
 „ nes filles qui s'empresseront à bri-
 „ guer l'avantage de vivre avec vous.
 „ Le libertinage a étendu son empire
 „ jusques dans les provinces. Je me

„ flatte que quoique je ne consente
 „ point à vous suivre hors la capitale ,
 „ cela ne m'empêchera pas de vous
 „ voir jusqu'à votre départ. Je vous
 „ attends le premier moment que
 „ vous aurez à vous. Votre chere
 „ amie. ”

Dès que j'eus cacheté ma lettre ,
 je l'envoyai par mon domestique et
 lui recommandai de la remettre lui-
 même à mon vieûx , et de bien remar-
 quer la figure qu'il feroit en la lisant.
 Il a bien fait sa commission et m'a
 rapporté que le vieux n'avoit pas eu
 l'air trop affecté et l'avoit chargé de
 me dire qu'il viendrait me voir dans
 quelques jours et me faisoit bien des
 amitiés. Il me tarde de voir ce qu'il
 me dira. Adieu , ma bonne amie , je
 t'en ferai part. Tu devrois donner
 plus de détails sur ta vie de Bordeaux.
 Je te mande exactement celle que
 je mene ici.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 18 Janvier 1783.

AVANT-HIER, ma chere amie, il y avoit du monde à dîner chez moi; on y a raconté mon aventure du bal. J'ai pensé rougir; mais j'ai fait bonne contenance. Ce qui me faisoit enrager, c'est que tout le monde paroissoit enchanté de ce que le Polonois avoit attrapé cette demoiselle, sur laquelle on lâcha mille quolibets; il m'a fallu dire aussi mon mot comme les autres. Le Comte disoit qu'il donneroit dix louis pour la connoître, qu'il iroit lui en faire son compliment de condoléance. On a ensuite parlé nouvelles; on assure que nous aurons la paix dans peu. Tant mieux, car la plupart de nos demoiselles font une triste figure. Au dessert, comme d'usage, on a l

quelques vers et chanté des chansons.
 Tu trouveras ci-inclus ce qui m'a paru
 le plus amusant. Les épigrammes sur-
 tout ont été fort applaudies de nos
 beaux esprits, quoiqu'elles aient pu
 très-aisément s'appliquer à chacun
 d'eux. Adieu.

É P I G R A M M E.

Tout fier de quelques prix qu'au
 Louvre il remporta,

Du nombre des Quarante Argan se
 croit déjà.

Oui, j'en jure, dit-il, si la troupe
 immortelle

Ne m'a pas, à trente ans, au fauteuil
 installé,

Je veux me brûler la cervelle.

Mes chers amis, c'est un cerveau
 brûlé.

Autre.

Bas à quelqu'un, tout le long d'une
allée,

Certain auteur sa pièce récitait,
Dont l'autre ayant la cervelle troublée,
Bas contre lui de son côté pestait;
Lorsqu'un passant, coupant leur pro-
menade,

Au-devant d'eux fit un grand bâille-
ment.

„ Paix, à l'auteur souffla son camarade,
„ Un peu plus bas; cet homme vous
entend. ”

CHANSON d'un homme de 50 ans, à
une jeune demoiselle, pour le jour de
sa fête.

Air: Avec les jeux dans le village.

De ta fête, aimable Suzette,
Jadis j'eus mieux fait les honneurs
J'aurois pu te conter fleurette,
Je n'offre aujourd'hui que des fleurs

Le tems a , d'une main pésante ,
 Couvert mon front de cheveux gris ,
 Et toi , sur ta tige élégante ,
 Comme une rose tu fleuris.

Lorsque , sous l'ombre paternelle ,
 Tu croissois à l'abri des vents ,
 Je disois : elle fera belle
 Et la merveille de nos champs.
 Mais maintenant ma douce envie
 Est de voir hâter l'heureux jour ,
 Où cette fleur sera cueillie
 Et par l'hymen et par l'amour.

LETTRE de *Mademoiselle Rosimont.*

Paris , ce 21 Janvier 1783.

JE veux , ma chere amie , être la
 premiere à t'apprendre la nouvelle
 de la paix , elle est signée d'hier. On
 l'a annoncée aux spectacles. J'en suis
 au comble de la joie. J'aurai du plaisir

Tome II.

C

à faire danser des guinées. On dit que c'est à M. le Comte de Vergennes que nous devons la paix. Tiens, je lui en fais si bon gré, que s'il vouloit je coucherois *gratis* avec lui, et je te réponds que je n'épargnerois rien pour le faire bander. A son âge cela n'est souvent pas chose aisée. Mais je me donneroïis tant de peines et j'y employerois tant de moyens que j'y réussirois. Adieu, ma chère amie, on m'annonce un jeune homme de ma connoissance et je vais m'en donner avec lui en l'honneur de la paix. Tu vois que ton espîgle est en 1783 comme il étoit en 1782. Je te promets qu'il sera toujours le même.

LETTRE de *Mademoiselle Julie.*

Ce Mardi 21 Janvier 1783.

LA paix est enfin signée d'hier; j'en suis au comble de la joie. On l'a té

dit
 nnes
 s, je
 vou-
 i, et
 erois
 n'âge
 aisée.
 eines
 oyens
 chere
 omme
 m'en
 de la
 gle est
 82. Je
 même.

annoncée au spectacle. Le roi est venu
 ce jour là aux François voir la pre-
 miere représentation du roi Lear,
 tragédie de M. Ducis, imitée de
 Shakespear. Les acclamations du peu-
 ple, qui ne cessoit de crier avec une
 allégresse extrême, *Vive le Roi, Vive*
le Roi, lui ont assez témoigné la joie
 qu'on ressentoit de la paix. On fait
 partout l'éloge de M. de Vergennes,
 qu'on nomme le pacificateur de l'Eu-
 rope. Je ne te mande pas les con-
 ditions de la paix, cela t'intéresse
 fort peu. On dit qu'elles sont très-
 avantageuses pour la France et pour
 l'Espagne; que l'orgueil des Anglois
 est enfin rabattu et qu'ils ne se regar-
 deront plus comme les rois de la mer.
 Quand les Milords le voudront, ils
 le seront toujours des filles. Adieu.
 Je t'écris ceci à la hâte et en rac-
 courci parce que j'ai un peu mal à
 la tête et suis fatiguée d'avoir passé

une partie de la nuit à un bal bourgeois.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 23 Janvier 1783.

JE suis, ma bonne amie, d'une colere affreuse contre mon coquin de vieux. Ah! le rusé, le chien, qui auroit pu s'imaginer qu'il eut tant d'esprit. J'étouffe de rage. Tu fais bien qu'il m'avoit fait dire qu'il viendrait dans quelques jours. Eh bien! il est arrivé ce matin dans un superbe équipage et après m'avoir fait beaucoup de fausses amitiés, il m'a engagé d'aller avec lui sous prétexte de lui dire mon avis sur un appartement qu'il faisoit meubler pour passer le reste de l'hiver à Paris, ne voulant le quitter qu'au printems. J'y ai consenti et aussitôt prenant un deshabillé et ma pèlerine je suis parti dans sa voiture. Arrivé

à la chaussée d'Antin , il m'a fait monter dans un superbe appartement meublé avec tout le goût possible et où rien ne manquoit. Après avoir tout examiné , comme nous allions nous en aller , il me pria d'entrer dans la loge du portier et de l'y attendre un moment ayant à faire une visite au bout de la rue , et me donnant un papier , tenez , voilà une pièce de vers qui paroît d'hier , lisez la , cela vous amusera en m'attendant et aussitôt il monte en voiture. La prétendue pièce de vers étoit cette lettre.

„ Devenu , Mademoiselle , par la
 „ mort de ma femme possesseur d'une
 „ grande fortune. Je voulois vous
 „ la faire partager , mais avant il m'a
 „ pris envie de vous éprouver. C'est
 „ pour cela que je vous ai proposé ,
 „ de venir vivre en province avec
 „ moi ; votre lettre m'a appris à vous

„ connoître , l'appartement que vous
 „ venez de voir est pour celle qui
 „ vous remplacera. Je désire que vos
 „ charmes *brillent sur le théâtre de la*
 „ *capitale*. Mais ils seront en concur-
 „ rence avec tant d'autres qu'ils
 „ pourront être éclipsés. Vous pou-
 „ vez, Mademoiselle, après avoir lu
 „ cette lettre, vous en aller chez
 „ vous, où je ne remettrai le pied
 „ de la vie. Votre ancienne dupe."

Quoi que je fusse outrée de cette
 lettre je cachai mon dépit et un
 moment après j'envoyai chercher un
 fiacre disant que Monsieur tardoit
 trop à venir me reprendre et que
 j'avois affaire chez moi. O ! tiens ma
 bonne amie, je ne me possède pas.
 Moi avoir été jouée par un-homme.
 Quel affront ! je m'en vengerai fure-
 ment.

JE
 voy
 mar
 obl
 qui
 don
 de
 dû
 à-vi
 au
 app
 fem
 dans
 se re
 qui
 moir
 pren
 fait
 sur l

 LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Samedi 25 Janvier 1783.

JE ne t'écris qu'un mot pour t'envoyer une chanson sur la paix, et te mander que depuis trois jours je suis obligée de garder le lit pour une pèrte qui m'est survenue de m'en être trop donné avec mon farfadet au retour de sa garde, dans un tems où j'aurois dû être sage. Je fais passer cela vis-à-vis du Comte pour avoir trop dansé au bal bourgeois. Mon chirurgien appuie là-dessus, en disant que les femmes devroient rester tranquilles dans ces sortes de tems et ne pas se remuer. J'enrage de ma situation qui me réduit à la continence au moins pendant dix jours. On me fait prendre des demi-bains, et l'on me fait des embrocations d'huile rosat sur le ventre. Je suis à la diete et

obligée de boire des tisanes. Au diable
la maladie, elle m'ennuie furieuse-
ment. Adieu. Il faut que j'entre dans
le bain. Ton amie pour la vie. Je ne
te souhaite pas un état pareil au mien.

CH A N S O N.

Air : De Malbrouc.

La paix est donc certaine :
Chantons tous le sage Vergennes.

Sur les bords de la Seine

Nous faut la publier.

Nous faut la publier ;

Et ne pas oublier

Que le sage Vergennes

Chantons, etc.

Nous donne cette étrenne

Qu'on ne sauroit payer.

Qu'on ne sauroit payer.
 Ceinte de l'olivier,
 Sa tête vaste et pleine,
 Chantons, etc.
 Vient de briser la chaîne
 Qui sembloit tout lier.

Qui sembloit tout lier.
 Nous allons commercer
 Sans contrainte et sans gêne :
 Chantons, etc.
 Dessus l'humide plaine
 Nous pourrons naviguer.

Nous pourrons naviguer
 Et quand le Marinier
 Qu'un meilleur sort ramène,
 Chantons, etc.
 Viendra reprendre haleine
 Au sein de ses foyers.

Au sein de ses foyers ,
Couronné de lauriers ,
Sa femme en sera vaine :

Chantons , etc.

Il contera la scène
De ses exploits guerriers.



De ses exploits guerriers.
Puis du vin du celliers
Buvant à tasse pleine :

Chantons , etc.

Enfans , parens , Marraine
Et le Ménétrier.



Et le Ménétrier ,
Crieront à plein gosier :
Vive le Roi , la Reine ,
Le Dauphin , le sage Vergennes !
Que le Ciel les maintienne
En joie un siècle entier.



 LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 29 Janvier 1783.

DEPUIS, ma chere amie, que je suis ma maitresse je vas souvant aux spectacles. J'ai été aux François voir *l'Anglois à Bordeaux* qu'on à joué à cause de la paix. C'est une piece charmante qui est de Favart pere; il est dommage qu'il n'ait donné que cette piece aux François.

Parisseau, l'ancien directeur des élèves de l'opéra, vient de donner une charmante petite piece aux italiens, elle a été jouée le 24. C'est *le bouquet et les étrennes*, dont le sujet est tiré d'un conte de M. Imbert. Elle a été fort applaudie. Mais ce sont de ces pieces qui n'ont qu'un moment.

Hier j'ai été au bal de l'opéra; il y avoit une heure que j'y étois lorsque je fus attaquée par un charmant

petit masque. Mais en vain je cherchai à le reconnoître. A la fin il me dit comment vous ne reconnoissez pas la petite Cécile, et aussitôt m'entraînant dans un coin de la salle elle m'a conté qu'au bout d'un mois qu'elle étoit chez la Comtesse, Monsieur de M***, fermier général, l'en avoit retirée et l'avoit mise dans ses menbles et lui donnoit un carosse de remise au mois. Elle m'a priée d'excuser si elle n'étoit pas encore venue me voir, mais elle en a rejeté la faute sur ce qu'elle étoit fort occupée à apprendre la musique et à jouer de la harpe. Elle m'a fort engagée à aller dîner chez elle. Elle n'a eu de cesse que je n'aie accepté. J'y vas dimanche, elle m'enverra sa voiture me chercher. Elle loge à la chaufferie d'Antin et s'est changée de nom, elle s'appelle maintenant Olympie.

Personne n'a encore remplacé le vieux qui a maintenant la petite Rosette. Comme les étrangers abondent ici, je vais tâcher d'en subjuguier un. Adieu, écris moi donc, tu es d'une paresse insupportable.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 30 Janvier 1783.

LE Comte m'obsède, ma chère amie, à force de soins ; il ne me quitte presque pas. Je ne puis voir ni mon amant, ni mon farfadet. Pour me distraire, il s'occupe à me lire mille jolies choses, entr'autres un nouveau recueil de pieces choisies. Je l'ai prêté de m'en copier plusieurs que je t'envoie ci-jointes.

On dit qu'il arrive déjà beaucoup d'Anglois ; je désirerois bien que la paix te ramene à Paris ; il y a bien

long-tems que je ne t'ai vue , j'aurois bien du plaisir à t'embrasser encore. Je te dirai pour toute nouvelle qu'on a volé la montre à Renesson au dernier bal de l'Opéra; elle a été en faire sa déclaration à la Police et , fort heureusement pour elle , le filou ayant été arrêté le lendemain , sa montre lui a été rendue; elle en a été quitte pour la peur. On m'annonce mon Médecin , je quitte la plume , je la reprendrai dès qu'il sera sorti.

Demain , ma chere amie , je pourrai me lever , mais il faudra rester sur ma chaise longue. De huit ou dix jours , je ne pourrai monter en voiture , et mon Médecin m'a dit qu'il falloit que je force le Comte à être sage encore douze jours au moins; cela me désole. Je crains qu'on ne m'enleve mon farfadet pendant ce tems-là , mais pour me le conserver , je ferai usage de mes mains. Le Comte

est obligé d'aller à Versailles pour un jour ou deux , je le verrai tout à mon aise en son absence. Tu vois l'ordre et l'arrangement que j'ai dans mes affaires , si tu m'en crois , tu imiteras ta chere Julie.

C O N T E.

Le Souper du Prédicateur.

UN Cordélier avoit un jour prêché
Un beau sermon contre l'intempé-
rance ,

Et déployé toute son éloquence ,
Pour démontrer que c'est un grand
péché.

Un auditeur qui se sentit touché ,
Court s'accuser d'un peu de gour-
mandise.

Dans la cellule , il voit la nappe
mise ,

Et de Champagne un flacon dé-
bouché ,

Plus, deux perdrix, une rouge, une
grise;

On peut juger quelle fut sa sur-
prise.

Par mon sermon, je vous ai con-
vaincu.

Dit le Pater; mais l'habitude est
prise,

Et c'est ainsi que j'ai toujours vécu.
Dispensez-vous d'un conseil inutile:

Tout ce que j'ai prêché pour un
écu,

Pas ne voudrois le faire pour cent
mille.

Epigramme.

La jeune Eglé, quoique très-peu
cruelle,

D'honnêteté veut avoir le renom;

Prudes, pédans vont travailler chez
elle

A réparer sa réputation.

Là, le jour, le cercle misantrope
Avec

Gr

Un

De

J'ai b

Ton

Avec Eglé, médit, fronde l'amour:
Hélas ! Eglé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du
jour.

Le serment de dupe.

Jurer de n'aimer que Julie
Et tenir ce qu'on a promis,
C'est vouloir s'amuser deux nuits,
Pour s'ennuyer toute sa vie.

F A B L E.

Jupiter et la Brébis.

Grand Jupiter ! disoit dans son émoi
Une Brebis au maître du tonnerre,
Las ! tout ce qui peuple la terre,
De tous les tems, s'est ligué con-
tre moi.

J'ai beaucoup à souffrir ; chacun me
fait la guerre.

Le Dieu l'entendit

Et lui dit :

Pauvre chétive créature,
Il est trop vrai, je conviens de mon
tort;

De tant d'êtres divers en peuplant
la nature,

J'oubliai qu'un arrêt du fort
Soumettoit tout à la loi du plus fort,
Et toi seule n'as rien pour repous-
ser l'offense.

De griffes, si tu veux, je vais armer
tes pieds;

Ta bouche va t'offrir une belle dé-
fense. —

Avec les animaux cruels et carnassiers

Je ne veux pas de ressemblance

Dit la Brebis. — Aimes-tu mieux

Que sous tes dents un poison — Al-
grands Dieux !

On les hait trop, ces bêtes ve-
meuses.

— Eh bien, je vais parer ton front

De deux cornes majestueuses

Et de ton cou les forces s'accro-
tront.

Non, mon père, non, non, l'offre
est trop dangereuse,

Je deviendrois peut-être querelleuse.

— Mais ta raison est en défaut,

Répond Jupin, c'est une règle ad-
mise,

Si tu ne veux pas qu'on te nuise,

Il faut pouvoir nuire. — Il le faut,

Répond en pleurant la pauvreté ?

Laissez-moi donc comme vous m'a-
vez faite.

A mes ennemis furieux

Je ne prétends plus me soustraire ;

Je subirai mon sort, et j'aime mieux

Souffrir bien du mal que d'en faire.

VERS à Mlle. de *** qui peignoit des
Papillons.

Oui, sous votre pinceau, je vois tout
s'animer ;

Vos papillons, Iris, sont ceux de la
nature,

Et vous avez trop bien le secret de
charmer
Pour en faire jamais autrement qu'en
peinture.

C O N T E.

Le mauvais Imprimeur.

Nicodème, fils d'Imprimeur,
Et Sufon, fille de Libraire,
S'éprirent d'une folle ardeur,
Sans pourtant songer à mal faire.
Amour fit un jour au duo

Effayer du baiser la volupté suprême,
Si que la passion du pauvre Nicodème,
D'in-seize qu'elle étoit, devint in-folio.

Leurs quatre levres toutes neu-
ves,

Du premier choc trouverent le plai-
sir;

Tant est vrai qu'on fait bien quand
on cede au désir,

Tant est vrai qu'en baissant n'est pas
besoin d'épreuves.

Or Nicodème aussitôt s'en alla :

„ Ah ! dit la fille du Libraire ,

„ Le sot Imprimeur que voilà !

„ Peut-il attrapper la manière

„ D'un baiser comme celui-là ,

„ Et n'en tirer qu'un exemplaire ?

Le Nombre fâcheux.

Maudits soient grilles et verroux ,

Avec eux les maris jaloux ,

Et toute prude surveillante !

Life toujours est chez sa tante :

J'y vais , dans un fauteuil , à l'aise au

coin du feu ,

Doucement la tante sommeille ,

Voyant cela , Life à l'oreille

Me dit : enfin , Damis , j'ai te dois un

aveu ;

Oui , pour jamais mon tendre cœur

t'adore.

Depuis long-tems aussi , même ardeur

me dévore ,

Lui dis-je à demi-voix ;

Ah ! si nous n'étions deux , que ferions-nous , ma chère ?

Elle saisit ma main , contre son sein
la ferre ,

Et répond seulement : hélas ! nous
sommes trois.

*Jugement de l'Amour sur les yeux noirs
et les yeux bleus.*

Un jour les beaux yeux noirs , aux
vives étincelles ,

Et les bleus aux regards doux , tendres et mourans ,

(Jamais plus grand objet n'intéressa
les belles)

Voulurent à la fin terminer leurs querelles ,

Et que l'amour fixât leurs rangs
Au Juge de Cythere ils présentèrent
requête ;

Ils plaident : mes amis , c'est bien en
pareil cas

Qu'il est charmant de voir plaider les
Avocats.

L'amour en bonne et grave tête ,
Sur la foi des baisers , integres rap-
porteurs ,

Mit ainsi d'accord les plaideurs :
Les yeux noirs savent mieux briller
dans une fête ,

Les bleus sont plus touchans à l'heure
du berger ;

Les yeux noirs savent mieux con-
quérir , ravager ,

Les bleus gardent mieux leur
conquête ;

Les noirs prouvent un cœur plus vif ,
mais plus léger ,

Les bleus un cœur plus tendre et
moins prompt à changer ;

Les noirs lancent mes traits , les bleus
ma douce flâme ;

Les noirs peignent l'esprit et les bleus
peignent l'âme.

E N V O I.

A juger des beaux yeux l'Amour ris-
qua les siens ;

Une belle aux yeux noirs eût pu ven-
ger sa cause.

Même par ce récit je fais que je m'ex-
pose ;

Mais vos yeux indulgens protégeront
les miens.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 11 Février 1783.

Tu dois, mon cœur, m'avoir cru
morte ne t'ayant pas écrit depuis plus
de six semaines. Hélas ! ce n'est pas
de ma faute. Tu fais que je t'avois
mandé que j'irois à la messe de mi-
nuit. Eh bien ! j'y ai été il m'en sou-
viendra long-tems. On m'y a volé
une montre d'or de quinze louis, et
j'ai

j'ai gagné une suppression, qui m'a mise à deux doigts du tombeau. Je suis encore d'une foiblesse extrême et ma figure est à faire peur. Je ne pourrai me montrer de plus de quinze jours; si je ne trouve quelque Anglois pour payer les frais de ma maladie et réparer mon *tems de non-valeur* (1), je suis écrasée. Adieu, mon cœur, je n'ai pas la force de m'entretenir plus long-tems avec toi.

LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Vendredi 7 Février 1783.

Tu sauras, ma chere amie, que le Marquis de *** vivoit depuis trois mois avec la belle Sainte-Marie. S'étant douté qu'elle lui faisoit des in-

(1) C'est ainsi que les Demoiselles appellent le tems où elles ne gagnent point d'argent.

fidélités pendant les fréquens voyages qu'il étoit obligé de faire à la cour, il l'a fait épier. On lui a rapporté que l'Evêque de ** le remplaçoit souvent dans le lit de la belle. Piqué de cet affront, il résolut de s'en venger avantageusement. En conséquence il prétexta un voyage de plusieurs jours. Le Prélat ayant été informé de l'absence du Marquis, ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre chez Sainte - Marie. Le Marquis vient au milieu de la nuit, et comme il avoit un passe-partout, il entre sans être apperçu. Arrivé près du lit, il en tire les rideaux et fait l'étonné en reconnoissant Monseigneur. Soyez le bien venu ici, lui dit-il; mais, en vérité, il n'est pas juste que je paye vos plaisirs. Il y a trois mois, Monseigneur, que je vis avec mademoiselle, elle me coûte quinze mille livres, il faut que vous

me les rendez , où j'envoye chercher la garde pour vous arrêter et vous reconduire chez vous. Monseigneur voulut composer , mais il n'y eut pas moyen de reculer. Il donna ce qu'il avoit sur lui et fit un billet du reste payable le lendemain. Le Marquis tirant les rideaux leur souhaita une bonne nuit , et dit à Monseigneur qu'il lui cédait tous ses droits sur la belle. Le billet ayant été acquitté le lendemain , le Marquis n'eut rien de plus pressé que de publier son aventure , qui fait aujourd'hui la nouvelle du jour. Monseigneur en est plus désolé que de l'argent que cela lui coûte ; on croit qu'il sera obligé d'aller faire un tour à son diocèse.

Ma santé va toujours mieux. Demain je monterai en voiture pour la première fois. Adieu.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Jendi 13 Février 1783.

DEPUIS que je peux monter en voiture, je me suis un peu dédommée du tems que j'ai gardé la chambre. J'ai été à tous les spectacles, et ce soir je vais au bal de l'Opéra. Mais je suis obligée d'avoir beaucoup de ménagemens pour l'amoureuse jouissance; j'en enrage ainsi que mon farfadet et mon amant à qui je rends de petits services pour éviter les infidélités. Cela les calme un peu; mais ce jeu ne fait qu'irriter mes desirs, en voyant dans ma main le fruit défendu sans en pouvoir goûter.

Les Anglois arrivent en foule. L'intrigant S*** qui est au fait de tout cela, m'a assuré qu'il y en avoit plus de soixante à Paris. Il va tâcher de se placer pour interprete auprès de

(r)
pelle
ment

quelqu'un ; il m'a proposé de me faire faire avec eux quelques passades (1). J'y ai consenti, pourvu qu'elles soient au moins de cent louis. Nous sommes convenus qu'il en auroit le quart, et que son appartement seroit le lieu de nos rendez-vous et le théâtre de mes secrets ébats. Rien n'est plus commode que son logement pour ces sortes d'intrigues ; il demeure dans le passage du Commerce, qui, comme tu fais, a trois issues ; on peut entrer ou sortir alternativement par l'une ou par l'autre, sans crainte même du soupçon. Je crois, ma chère amie, que si tu étois ici, tu ferois bien tes affaires. Tu as une jolie figure, et tu fais amorcer tes amans. Adieu. Je vais voir comment je me masquerai ce

(1) C'est ainsi que les demoiselles appellent une infidélité pour une fois seulement.

soir pour que le Polonois ne puisse pas me reconnoître. Je suis fâchée de ne pouvoir m'en venger, je le ferois avec bien du plaisir ; mais ce qui me console , c'est que mon histoire étant sue , il ne trouvera plus de dupes. Porte-toi bien.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 15 Février 1783.

J'AI diné chez Olimpie le jour que je t'ai mandé, elle m'a reçue le plus amicalement du monde, et m'a donné une jolie montre ; ce qui augmente son prix est la manière dont elle m'a fait ce présent. En arrivant elle s'est plainte de ce que je venois bien tard, et m'a dit : *surement votre montre va mal. Tenez, ma chere Victorine, faites-moi le plaisir d'accepter celle-ci ; jamais elle ne marquera d'heure*

que je ne pense que c'est à vous que je
 dois mon bonheur. Le dîner a été des
 plus gais. Le soir nous avons été à
 l'Opéra où elle a une petite loge.
 Son financier y est venu; il m'a fait
 toutes sortes d'honnêtetés. Après le
 spectacle elle m'a ramenée chez moi,
 en exigeant que je lui promisse que
 j'irois la voir souvent. Je ne te ferai
 pas les détails de tout ce qu'elle a.
 Je me contenterai de te dire qu'elle
 est superbement meublée, et que sa
 garde-robe est de porcelaine. Il y a
 des personnes bien heureuses dans
 notre état. Adieu, ma bonne amie.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Mardi 18 Février 1783.

J'AI été, ma chere amie, au bal
 Jeudi et Dimanche dernier, où je me
 suis bien amusée. J'étois Jeudi avec

ma femme de chambre, et le Dimanche avec mon farfadet que j'avois habillé en femme, comme il a la peau très-blanche et n'a pas encore de barbe, mes ajustemens lui vont à merveilles. Le Comte a paru fort intrigué de savoir avec qui j'étois, je lui ai dit que c'étoit une nouvelle connoissance que je lui présenterois au premier jour, il s'en est contenté. Après le bal, j'ai amené mon farfadet chez moi, et lui ai donné mes prémices depuis ma maladie, mais je ne l'ai pas laissé en prendre à sa fantaisie, parce qu'on m'a recommandé beaucoup de modération sur cet article. D'avoir été quelque tems sage, cela ne m'a pas fait de mal; j'ai mieux senti le plaisir. Demain le Comte aura son tour, c'est chose convenue avec le médecin. Adieu, je te souhaite joie et santé.

 LETTRE de Mademoiselle Victorine

Paris, ce 20 Février 1783.

MARDI dernier, ma bonne amie, j'étois allée aux italiens, pour voir la premiere représentation de *Sophie de Francour*. On avoit joué les deux premiers actes lorsqu'après un assez longue interval, M. Granger vint prier d'attendre quelques instans parce que Mademoiselle Pitrot s'étoit évanouie. Au bout d'un quart d'heure le même acteur revint dire que l'état de Mademoiselle Pitrot ne lui permettant pas de continuer son rôle, on prioit d'accepter au lieu de la piece nouvelle, *l'Officieux* ou *les deux Jumeaux*, on a demandé que quelqu'un lut le rôle ne voulant pas d'autre spectacle. On a baissé le rideau qui s'est relevé après une demie heure et Carlin s'est présenté. On a crié de nouveau que quel-

qu'un lût le rôle, qu'on vouloit la nouvelle piece. Enfin Carlin à force de *Lazis* avec lesquels il a harangué le public, est parvenu à faire faire silence, et l'on a joué les *deux Jumeaux*. Tu verras incessamment le chevalier de S***, il va à Bordeaux pour un procès. Je lui ai promis de te le recommander. Tu peux en tirer parti. Mais je te préviens qu'il a la manie du sentiment et n'aime pas qu'on lui demande. Quand il a le cœur pris, il ne s'agit que de montrer des desirs pour qu'il les satisfasse. Je l'ai eu pendant quelque tems. Il m'a quittée lorsqu'il fut rejoindre son régiment. A son retour la place étoit prise. Il me voit comme une ancienne connaissance. Quelquesfois il a mes faveurs. Il les paye bien. C'est un bon pigeonneau. Tu vois que je pense à toi, crois que je te serai attachée pour la vie.

 LETTRE de Mademoiselle Julie.

 Ce Samedi 22 Février 1783.

JE crains d'avoir fait une imprudence
 en menant mon farfadet au bal de
 l'opéra déguisé en femme. Le Comte
 m'a parlé plusieurs fois de ma nouvelle
 amie; il a eu l'air de me railler et
 dit qu'il seroit enchanté de la connoi-
 tre. Il me bat un peu froid, cela
 m'inquiète, quoique sur le pied où
 je suis, j'aurai bientôt trouvé quel-
 qu'un qui briguera l'honneur de se
 ruiner avec moi. Nous sommes, ma
 chere amie, des effets commerça-
 bles, et nous augmentons de valeur
 à proportion que nous changeons de
 main. Au reste, arrive ce qui pourra,
 je ne serai pas embarrassée; il y a
 déjà ici beaucoup d'étrangers, et il
 en arrivera sûrement encore; ainsi
 a-dessus; point d'inquiétude. Adieu,

chère amie, il faut pourtant convenir que la vie est remplie de bien des traverses.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 27 Février 1783.

JE sois depuis quelques jours, mon cœur, et ce soir je vas au bal de l'opéra. Il est arrivé une plaisante aventure à celui de dimanche dernier à un de nos agréables. Le Marquis de P***, poursuivoit depuis plusieurs bals une jolie femme qui se masquoit toujours avec un *domino* rose et un masque noir. Violette, qui comme tu fais, est un espiègle, s'en étant apperçue, et ayant remarqué qu'elle avoit même taille et même tournure que cette dame, elle résolut d'attrapper le Marquis. En conséquence dimanche dernier elle se masqua comme la dame et se rend des

premieres au bal. Il y avoit une heure
 qu'elle y étoit lorsque le Marquis
 arriva. Dès qu'il l'eut apperçue, la
 prenant pour sa dulcinée, il l'aborde
 avec le plus grand empressement, et
 la prie en grace de céder à son violent
 amour. Enfin Violette consent et le
 Marquis la mene dans une petite loge
 dont il avoit la clef. Envain il chercha
 à devenir heureux, jamais il ne lui
 fut possible. Violette ennuiée se demas-
 qua et lui dit, en partant d'un grand
 éclat de rire, *ah ! Marquis j'ai cru vous*
tromper, mais c'est moi qui la suis. Le
 Marquis voulut se fâcher, mais il se
 radoucît bien vite et finit par prier
 Violette de garder le secret sur cette
 aventure. Elle lui jura que non, et
 tint parole, car elle la conta à toutes
 ses connoissances, et en moins d'une
 demie heure tout ce qui étoit au bal
 savoit l'histoire. Adieu, mon cœur.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Vendredi 28 Février 1783.

LE Comte a toujours beaucoup de froid vis-à-vis de moi. Je n'ai plus le même empire sur lui ; j'ai voulu boudier, il m'a laissée là. Je vois qu'il faut que je me montre souvent en public pour trouver quelqu'un qui le remplace. J'ai écrit à S*** pour lui en faire part ; il m'a répondu qu'il falloit prendre patience et ne m'inquiéter de rien. Le Comte dit qu'il va passer quelques jours à Versailles. Est-ce un prétexte ? Ai-je mon congé ? Je voudrois tout de suite savoir à quoi m'en tenir. Les jours gras seront bien tristes pour moi ; j'avois cependant espéré de les passer gaiement. Ah ! qu'une imprudence fait de tout ! mais hélas ! a-t-on toujours le pouvoir de réfléchir ? Je vais essayer de faire la malade ;

si cela ne ramène pas le Comte, il n'y faudra plus compter. Adieu, ma chère amie, j'ai bien du chagrin.

LETTRE de *Mademoiselle Felmé.*

Paris, ce premier Mars 1783.

JEUDI dernier, mon cœur, j'ai fait au bal de l'opéra la conquête d'un Anglois qui m'est venu voir le lendemain. Il avoit su mon nom et mon adresse par son domestique de louage qui m'a fait suivre. Il est fort aimable et très-jeune. J'aurois envie de le faire un peu soupirer. Mais comme je craindrai de le perdre, je borne le tems de ses souffrances jusqu'à demain au soir au retour du bal de l'opéra où il doit me mener. Je ne veux pas faire de marché avec lui, il a l'air d'un homme qu'il faut prendre par le sentiment. Tu avoueras que mes premières forties sont fort heureuses.

Adieu, mon cœur, je te manderai
dès qu'il y aura eu quelque chose
avec l'Anglois. Je fais l'intérêt que tu
prends à moi. Crois que je te paye
bien de retour et qu'il ne t'arrivera
jamais autant de bonheur que je t'en
souhaite.

LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Lundi 3 Mars 1783.

MA feinte maladie n'a servi de
rien; le Comte est parti pour Versailles
en me disant d'un air moqueur que
je n'avois qu'à envoyer chercher ma
nouvelle amie, qu'elle me tiendrait
surement bonne et fidelle compagnie.
J'enrageois. Je lui ai ponctuellement
obéi; car à peine a-t-il été parti,
que j'ai mandé à mon farfadet de venir.
Je vais bien employer mes momens
avec lui, et cela me calmera un peu,
car je suis en colere et d'une humeur
affreuse.

affreuse. Je veux cependant aller ce soir au bal de l'opéra ; le Comte étant absent, farfadet me donnera le bras.

Je crains que le Comte n'ait été instruit de ma conduite par un domestique que j'ai renvoyé il y a un mois. Je conviens que j'ai eu tort de le mettre à la porte, mais c'étoit un insolent.

En feuilletant plusieurs papiers, j'ai trouvé quelques vers que j'avois fait copier par le Comte pour te les envoyer, je les joins à ma lettre. Si le Comte me quitte, plus de poésie. Adieu, chère amie ; que l'incertitude sur son sort est cruelle.

C O N T E.

Partant quitte.

Alain disoit : ma femme, écoute-moi.
Je t'avouerai qu'avant que d'être à
toi,

Bien jeune encor, je fis une folie ;
 J'eus une fille : elle est, ma foi, jolie.
 Prends-la chez nous, faute de nour-

risson ;
 Je veux de toi qu'elle prenne leçon ;
 Tu l'aimeras, car elle te ressemble.
 Et moi, j'ai fait, dit-elle, un beau
 garçon ;

Il nous faudra les marier ensemble.

É P I G R A M M E.

La faim pressoit ta femme, elle a dîné
 sans toi,

Damon, je ne vois pas de quoi
 Gronder comme tu fais, et faire tant
 de gloses.

Dîner sans son époux est-ce un si grand
 péché ?

Ta femme a fait sans toi de plus étran-
 ges choses

Dont tu ne t'es pas tant fâché.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 3 Mars 1783.

DE cette nuit, mon cœur, l'Anglois a pris possession de mes charmes. Il est un vigoureux compere et m'a fort contentée de tous les côtés; car ce matin en sortant il a laissé cent louis sur ma toilette. Il est très-passionné et m'a assuré qu'il n'auroit que moi pour maîtresse. Il est impossible de t'exprimer mon contentement. *Plaisir et richesse en même tems.* C'est une chose unique et qui n'arrive qu'une fois dans la vie. Je vais bien en profiter, et je veux après mon Anglois pouvoir me retirer du métier si j'en ai envie. Il m'a dit qu'il vouloit que je courre avec lui tout Paris et les environs qu'il veut voir. Il a pour cela acheté un livre qui enseigne les endroits

curieux ; cela m'amusera. Je finis,
mon cœur, l'Anglois entre.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Mercredi 19 Mars 1783.

TU dois avoir été inquiète, chère amie, de ce que je ne t'ai pas écrit depuis plus de quinze jours ; c'est que j'ai été fort occupée avec le Comte. A son retour de Versailles, je l'avois un peu ramené, je croyois le tenir de nouveau dans mes filets, quand une nouvelle imprudence à achevé de me perdre totalement dans son esprit. Je n'attendois pas le Comte, et j'étois avec mon farfadet, toute nue et lui de même, lorsqu'arrivant subitement, il nous surprit dans cette attitude, et s'en est allé sans dire un seul mot, et voici la lettre qu'il m'a écrite un quart d'heure après.

Ce Lundi 17 Mars 1783.

MA maniere d'agir avec vous et l'honnêteté de mes procédés auroient dû me gagner votre amitié et méritoient au moins que vous me fussiez fidelle. Je vois que vous êtes comme toutes vos semblables, et que celui qui paye n'est jamais l'amant du cœur. Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le jeune homme que j'ai surpris chez vous. Je vous laisse maintenant libre de faire ce que vous voudrez ; j'exige seulement que vous fassiez ôter mon portrait de dessus votre bracelet, et me le fassiez tenir par le porteur ; il n'est pas fait pour rester entre les mains d'une personne qui a si cruellement offensé l'original. Je vois bien à présent que tout ce que la Jeunesse m'a dit est vrai. Je n'avois pas voulu le croire, vos feintes caresses m'avoient séduit. Il faut être

bien fou de s'attacher à de pareilles créatures ! Je vous conseille , si vous trouvez encore quelque dupe , de mieux prendre vos précautions et de ne pas vous laisser surprendre.

Le Comte de ***.

Je lui répondis :

Il m'est impossible , cher Comte , de pallier mes torts. Ne me pardonnerez-vous pas ce moment de faiblesse ? Faut-il que je perde le meilleur des hommes pour une erreur ? Je ne chercherai pas à réfuter les propos de la Jeunesse ; mais pouvez-vous écouter ce que dit un laquais qu'on renvoie et que l'humeur fait parler ? Revenez , cher Comte , que je me jette à vos genoux et que j'obtienne mon pardon. Je vous jure une fidélité à toute épreuve. Comment pouvez-vous appeller les marques de mon

amitié de feintes caresses ? Ah ! ingrat, c'étoient bien les expressions du cœur. Quoi ! vous voulez que je rende le portrait d'un homme que j'aime et à qui je dois tant ? Demandez plutôt ma vie. Oui, je le garderai, et l'arroserai de mes larmes. Ah ! Comte, venez, ou vous me causerez la mort. Hélas ! mon repentir mérite grâce.

JULIE, la plus malheureuse, la plus désolée et la plus punie des femmes.

J'en reçus le billet suivant.

Puisque mon portrait peut vous intéresser encore, gardez-le ; mais ne comptez plus sur l'original. Quand une fois j'ai pris mon parti, tout est dit. Je vous souhaite beaucoup de bonheur et de prospérité.

Tu vois, ma chere, que c'est une affaire terminée et que j'ai mon congé dans les formes. Tant mieux, je suis charmée de savoir mon sort et que cela n'ait pas lambiné. J'irai ce soir aux François, et demain à l'opéra; il faut bien tâcher de trouver quelqu'un qui fasse aller la maison. Je ne veux pas cependant me donner au premier venu. S*** m'aidera beaucoup dans cette circonstance. Je crois que je ne prendrai pas de François; il me faut un Milord, ou bien un jeune homme qui ait hérité fraîchement de quelque vieil avare, et soit empressé à faire danser les especes du défunt. Adieu.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine*

Paris, ce 20 Mars 1783.

IL y a deux jours, ma bonne amie, que l'Abbé Chatar m'est venu proposer

un Russe pour entreteneur; j'y ai
 consenti. Hier il m'a donné à souper
 avec lui, et le marché à été conclu
 à cinquante louis par mois, le Russe
 a payé le premier d'avance, et est
 entré en jouissance de cette nuit.
 Sa froideur se ressent du climat de
 son pays. Je crois qu'il m'a prise plutôt
 par air, pour pouvoir dire : *j'entretiens*
Mademoiselle Victorine. Les besoins
 physiques ont l'air peu considérables
 chez lui. Cela m'est égal, je saurai
 trouver des personnes qui feront l'of-
 fice en sa place. L'Abbé Chatar a
 été raisonnable, il ne m'a demandé
 que trente louis pour la connoissance
 du Russe; furement il se fera aussi
 fait payer par lui. Ces Messieurs
 prennent de toutes mains. Adieu, ma
 bonne amie, maintenant je ne regrette
 plus le vieux, et vais l'oublier.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 27 Mars 1783.

IL y a eu le 25 une course de chevaux anglois de la barriere de la conference à la grille du château de Versailles. Le cheval de M. le Chevalier de Saint-Georges a gagné; il a fait le chemin en 31 minutes: il y a cependant près de quatre lieues. C'est bien fort.

Je n'ai encore personne. Il s'est présenté différens partis, mais cela n'est pas du cosu. Je me suis contentée de faire deux passades. J'ai maintenant mes coudées franches sur cet article. Mon farfadet a été plus désolé que moi de l'aventure du Comte. C'est un bon diable; il est bien fâché de ne pouvoir rien me donner; il a peu de ses parens pour ses menus plaisirs.

Voici un petit conte qui m'a paru
plaisant , ce sera à peu près les der-
niers vers que tu recevras de moi.
Adieu , ma chere Eulalie , je ne suis
pas mécontente de la vie libre que
je mene ; elle m'amuse assez.

C O N T E.

Le Sermon sans fin.

Certain prêcheur, par sa longueur
extrême ,

Lassa les gens : l'auditoire s'endort ;
On se réveille , on voit qu'il n'est
encor

Qu'au premier point ; on étoit en
carême :

On veut dîner , on défile et l'on fort.
Le sacristain reste et se reconforte ;
Il boit un coup , mange du pain beni ,
Puis va chercher les clefs et les
apporte :

Il faut, dit-il , mon pere , que je forte ;

Voici les clefs : quand vous aurez
fini ,

Vous voudrez bien fermer la porte.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 1 Avril 1783.

J'AI été , ma bonne amie , à la clo-
ture des italiens. On a donné pour
compliment une petite comédie en
prose et vaudeville qui a pour titre :
*Le déménagement d'arlequin , marchand
de tableaux*, elle est de Favart le fils.
C'est une jolie petite piece qui fait
allusion au changement de leur salle
et à la réforme de leurs pieces italien-
nes ; je te l'enverrai incessamment.

Voici un tems bien triste à passer,
où il faut se résoudre à aller au con-
cert spirituel. Car il n'y aura plus de
foire St. Germain que jusqu'à samedi.
Je n'irai pas à Long-Champs. Mon
Russe ne veut pas me donner de

voiture à moi, car j'ai le remise au mois. J'ai cependant tâché d'aiguillonner son amour-propre ; mais cela à été inutilement. Olimpie y brillera dans un charmant équipage que lui fait faire son financier. Qu'elle est heureuse. Elle le mérite bien, elle est très-fidelle à M***, elle n'a pas encor l'esprit du corps. Je fais plusieurs passades fort avantageuses qu'elle a refusées. Il paroît que la Comtesse lui a donné peu d'instructions, ou qu'elle ne veut pas les suivre. Je te souhaite plus de plaisir que je ne vais en avoir jusqu'à la rentrée des spectacles.

LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Jeudi 3 Avril 1783.

J'IRAI, ma chere amie, étaler mes charmes à Long-Champs (1); je veux y paroître brillante; j'espere beaucoup de ces trois jours-là. J'y ferai sûrement quelques connoissances, qui me vaudront ou un entreteneur, ou au moins quelques bonnes passades.

Je ne fais pas encôre qui m'a remplacée auprès du Comte; je l'ai trouvé l'autre jour à la sortie du spectacle:

(1) A Paris, dans le carême, le mercredi, le jeudi et le vendredi saint, au lieu d'aller à ténèbres, qui est l'office de l'après-dîné, tout le monde se rend en voiture au Bois de Boulogne, dans l'allée de Long-Champs. Les demoiselles entretenues y vont faire briller la générosité de leurs amans par leur luxe et la magnificence de leurs équipages. Les autres y vont étaler leurs charmes pour trouver des entreteneurs.

nous nous sommes salués, mais il ne m'a pas parlé.

Il paroît que les Anglois ne sont plus si généreux qu'anciennement. S*** m'a écrit pour m'en proposer un qui voudroit vivre avec moi, mais ses offres ne me conviennent point; je l'ai refusé. Mon farfadet entre, je quitte la plume. Ce soir ou demain j'acheverai ma lettre.....

C'étoit mon jour de loge aux italiens, j'y suis allée avec farfadet. Il m'a pris une envie de jouir au milieu du spectacle; j'étois fort échauffée par la musique; j'ai tiré le rideau de gaze et j'ai absolument voulu que farfadet se mît en devoir de me contenter. Nous avons été très-gênés, mais enfin, tant bien que mal, cela a réussi. On jouoit justement pendant ce tems-là un morceau de musique *amoroso* et le *presto* a été le moment intéressant. Cela m'a beaucoup amusée;

si j'étois riche, je voudrois avoir tous les jours de la musique à mon coucher, et je ne m'endormirois jamais sans cela. S'il y a des loges grillées à Bordeaux, comme je n'en doute nullement; essaye, ma chere Eulalie, et tu m'en diras des nouvelles. En vérité, c'est charmant, et je n'y pense pas sans avoir envie de recommencer. Adieu, tu vois que ton amie fait ce qu'elle peut pour passer le tems agréablement.

LETTRE de *Mademoiselle Felmé.*

Paris, ce 7 Avril 1783.

JE profite, mon cœur, d'un moment que j'ai de libre pour m'entretenir avec toi. Je suis sans cesse avec mon Anglois qui me fait connoître Paris et ses environs comme *mes poches*. Il n'y a pas un monument, un atelier que nous ne visitons. Nous allons

aussi tous les jours au spectacle. L'opéra est celui qu'il préfère, et nous n'en manquons aucun. Maintenant que je t'ai parlé de mes occupations, il faut que je te fasse part de ce qui concerne mon bien-être. L'Anglois ne me donne rien de fixe par mois; mais il me fait journellement des présens, et me met souvent des rouleaux sur ma toilette. Pour le mal que je te fouhaite; je t'en voudrois *le second tome*. Adieu, mon cœur, je t'écris bien brièvement; mais c'est qu'il faut que j'aille prendre l'Anglois pour aller au concert spirituel.

LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Mardi 8 Avril 1783.

C'EST demain et les jours suivans que je vais tenter fortune; ma voi-

ture sera simple. J'ai fait habiller mes gens à neuf, mon cocher aura des moustaches et un gros bouquet. Je ferai mise avec une robe de la dernière élégance , et coëffée en cheveux , c'est ce qui me va le mieux. Je n'aurai personne avec moi , je ne veux pas partager les regards du public. Il faut que , ce soir , il soit parlé de Julie dans tout Paris. Plus d'une femme crevera de dépit de me voir briller, et le Comte enragera de ce qu'il ne pourra pas dire : c'est ma maîtresse. On fait notre rupture.

J'ai appris enfin le choix du Comte ; il donne à présent dans les femmes honnêtes , ou du moins qui veulent passer pour telles ; il vit avec la Marquise de ***, elle le menera grand train , c'est une élégante , elle ne peut porter un bonnet trois jours de suite. Les mémoires qu'il faudra qu'il paye à Mademoiselle Bertin seront forts.

J'ai
ave
et j
Viel
lard
gaill
t'en
écri
Je
obsti
à Bo
plais
de lu
amiti

I
Q
D
T
D

J'ai été hier souper sur le Boulevard
avec mon farfadet ; j'avois de l'ennui
et je voulois me dissiper. Une de ces
Vielleuses à l'usage des vieux pail-
lards nous a chanté diverses chansons
gaillardes qui m'ont assez amusée ; je
t'en envoye deux que je me suis fait
écrire.

Je suis bien fâchée de te voir aussi
obstinée que tu l'es de vouloir rester
à Bordeaux. Je n'aurai donc plus le
plaisir de voir ma chere Eulalie et
de lui jurer que je lui ai voué mon
amitié ponr la vie. Adieu, méchante.

CH A N S O N.

LE S O T A M A N T.

Air: du Sabot.

Que j'enrage d'aimer Nicaise,
Disoit Dorine l'autre jour ;
Tout autre que lui seroit aise
De m'inspirer un tendre amour ;

Loin de contenter mon envie,
 C'est le plus sot et froid garçon ;
 Il mérite bien qu'on s'écrie :
 Ah ! le cruchon , ah ! le cruchon.

Un jour , par une chansonnette ,
 Je lui témoignai mes désirs ;
 Mille fois je la lui répète ,
 Avec les plus tendres soupirs.
 C'étoient toutes peines frivoles ,
 L'air, dit-il , me semble assez bon ,
 Je ne comprends rien aux paroles :
 Ah ! le etc.

Sur une naissante verdure ,
 Avant le lever du soleil ,
 Goûtant la fraîcheur la plus pure ,
 J'affectois un tendre sommeil ;
 Ma gorge étoit à demi-nue ,
 Tout lui disoit : il y fait bon ;
 Il ne contenta que sa vue.
 Ah ! le etc.

Sur un chemin couvert de glaces ,
 Le hasard nous fit rencontrer.
 Que ce jour-là j'avois de graces !
 J'étois faite pour tout tenter ;
 Je glissai , ma jupe voltige ,
 Il me couvrit de son manchon ;
 Vous êtes complaisant , lui dis-je ;
 Ah ! le etc.

Au son de sa tendre musette ,
 Aux accens de son chalumeau ,
 Je formois des pas sur l'herbette ,
 Que son sort devoit être beau !
 Pour le favoriser je glisse ,
 Et je tombai sur le gazon ;
 Il me releva sans malice ;
 Ah ! le etc.

L'autre jour que c'étoit ma fête ,
 Je lui demandois un bouquet.
 Quel bouquet veux-tu que j'ap-
 prête ,

Dit-il, je n'en ai jamais fait.
Pauvre garçon , que tu es bête,
Ta fleur est de toute saison ;
Tu n'as jamais su la connoître ;
Ah ! le etc.



Enfin , pour la lui donner belle,
Oh ! devinez ce que je fis :
Feignant de moucher la chan-
delle ,

Adroitement je l'éteignis.

Le sot , pour signaler son zele,
Fut vite chercher un tison ;
Il lui falloit de la chandelle !
Ah ! le cruchon ! ah ! le cruchon !



Autre.

LE BONNET.

Air : Un Cordelier dit à Nicette.

Un jour la petite Lifette
Faisoit un bonnet élégant !

Quand il fut fait , son cher amant,
 Voulut le mettre sur sa tête :
 Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
 C'est ce que nous ne savons pas.

bis.

Lifette dit : qu'allez-vous faire ?
 Vous allez me le chiffonner ;
 Finissez , je vais me fâcher ,
 Vous me feriez mettre en colere ;
 Ce bonnet exige du soin ,
 Monsieur, vous ne le mettrez
 point. —

bis.

L'amant faisoit la sourde oreille
 Au discours que Lise tenoit ,
 Il soutenoit que ce bonnet
 Devoit le coëffer à merveille ,
 Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
 C'est ce que nous ne dirons pas.

bis.

Vous avez la tête trop forte ,
 Il ne pourra la contenir ;

Ciel ! vous allez me l'aggrandir,
 Est-ce qu'on agit de la sorte ?
 Ce bonnet exige du soin,
 Monsieur, vous ne le mettrez
 point. *bis.*

Ni plus ni moins que sans cervelle,
 L'amant alloit toujours son train,
 Il tenoit le bonnet en main,
 Malgré les cris de cette belle ;
 Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
 C'est ce que nous ne savons pas. *bis.*

Life, pour avoir gain de cause,
 Proposa cet arrangement :
 Maniez-le bien, oui, j'y consens,
 Prenez la barbe et le fonds rose ;
 Tenez le bien dans votre main,
 Mais, Monsieur, ne le mettez
 point. *bis.*

Enfi

H
 bea
 J'ét
 tion
 qu'e
 Heu
 tress
 gnoie
 éner
 tems
 partie

Enfin l'amant, plus raisonnable ,
 Ne le mit que pour faire semblant ;
 Lise dit : vous faites l'enfant ,
 Ah ! que vous êtes insupportable !
 Voilà Maman , c'est un témoin ,
 Monsieur , vous ne le mettrez
 point. bis.

LETTRE de *Mademoiselle Julie.*

Ce Jeudi 10 Avril 1783.

HIER , ma chere amie , j'ai été
 beaucoup remarquée à Long-Champs.
 J'étois très-brillante. J'ai eu la satisfac-
 tion d'entendre dire plusieurs fois :
 qu'elle est jolie ! qu'elle est élégante !
 Heureux qui peut l'avoir pour sa maî-
 tresse ! Les gens du commun témoi-
 gnoient leurs desirs en termes plus
 énergiques. Après avoir joui quelque
 tems de ce petit triomphe , je suis
 partie pour aller au concert spirituel.

(1). En arrivant , tous les regards se
se sont fixés sur moi ; il s'est élevé
un murmure qui a interrompu le con-
cert. J'étois au comble de la joie de
faire tant de sensations. Cela m'en-
courage ; je veux tâcher d'être au-
jourd'hui encore mieux qu'hier. Adieu,
je vais m'occuper sérieusement de
l'affaire importante de ma toilette.

P. S. Pendant que j'étois à Long-
Champs , j'ai prié mon farfadet qui
étoit resté chez moi de te copier quel-
ques jolies poésies que voici :

V E R S

*A M. de *** et à Mademoiselle de *** ,
la veille de leur mariage.*

Jeunes amans , heureux époux ,
Qui touchez au moment le plus beau
de la vie ;

(1) A Paris , les jours où il n'y a pas
de spectacle , il y a concert spirituel au
château royal des Thuilleries.

L'un de vous dans mon cœur a fait
naître l'envie,
Et l'autre un sentiment plus doux.

M A D R I G A L.

*A Madame de **, qui venoit d'accoucher
d'un garçon, et dont le mari avoit
quatre-vingt ans.*

Jeune Eglé, votre époux, dit-on,
Malgré le froid des ans, tendrement
vous adore;
Ses soins et son ardeur viennent de
faire éclore,
En dépit des hivers, un nouveau re-
jeton.

Bien plus fortuné que Titon,
Il a su rajeuner dans le bras de l'Au-
rore.

C O N T E.

Lucas et son Seigneur.

Or ça, Lucas, mon cher voisin,
Quand te fais-tu porter en terre ?

Je ne puis plus , sans un mortel
chagrin ,
Voir mon parc échancré par ta vieille
chaumiere.

Ainsi parle à Lucas son Seigneur li-
bertin ,

En promenant une main téméraire
Sur le sein rembruni de sa moitié sé-
vere ,

Qui la repousse avec dédain.
Morgué, lui dit Lucas que sa colere
enflamme ,

Mieux vaut perdre son bien que de
perdre l'honneur ;

Arrondissez votre parc , Monsei-
gneur ,

Mais n'arrondissez pas ma femme

Epitaphe de F R É R O N.

Lorsque le Jubilé commence,
Dans le tombeau *Fréron* descend ;
Quand on vit sans être indul-
gent ,

On doit mourir sans indulgence

LETTRE de *Mademoiselle Rosimont.*

Paris, ce 11 Avril 1783.

VOICI, ma chere amie, une charmante charade en chanson. Hier on l'a chantée à un souper que j'ai fait avec plusieurs officiers de dragons. Nous avons beaucoup bu, ris et fêté; ainsi juges si j'ai été contente de ma soirée, je voudrois qu'elles soient toutes de même.

Air : *O ma tendre Musette.*

Charmante Catherine,
 Son premier est le mois
 Où le printems domine,
 Et nous dicte des loix :
 Oui, ce mois qu'on adore,
 Formé d'instans trop courts,
 Est le regne de flore
 Ou celui des amours.

Comme à toute parure
 Un peu d'art correspond ,
 C'est de ta chevelure
 Que se fait son second ;
 Le Zéphir le caresse
 En ses joyeux loisirs.
 Que n'ai-je son adresse ,
 Las ! j'aurois ses plaisirs.



Son tout , ô Catherine ,
 Est le titre charmant ,
 Qui doit son origine
 Au bonheur d'un amant.
 Ah ! loin qu'il t'effarouche !
 Que n'est-il de ton goût
 D'entendre de ma bouche
 Cet adorable tout !

Si j'étois sûre de t'écrire d'ici à
 quelques jours , je ne te manderois
 pas le mot de la charade ; mais crai-
 gnant que cela ne soit pas de long-
 tems , je ne veux pas de faire lan-

guir. C'est *Maîtresse*. Adieu, ma chere amie, sois fure de l'amitié de ton petit espiegle.

LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Samedi 12 Avril 1783.

MES apparitions à Long-Champs, ma chere amie, n'ont pas été infructueuses. Le vendredi un laquais superbement habillé, vint me remettre la lettre dont voici copie.

Ce Vendredi.

Votre figure, *Mademoiselle*, a fait sur moi une vive impression. Je m'étois toujours mis en garde contre l'amour, mais je vous vis et l'amour triompha. Flegmatique, comme c'est le caractère de ma nation, je ne croyois pas que je puisse être une nuit sans dormir pour avoir vu deux

beaux yeux, et que sans cesse l'image de celle qui en est porteuse reviendrait à mon imagination. Vous seriez bien aimable si vous me permettiez d'aller vous faire ma cour. Si j'étois assez heureux pour vous trouver libre, je vous proposerois de partager la fortune de celui qui ne s'occuperait qu'à faire votre bonheur. Je suis, Mademoiselle, avec le plus violent amour, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Milord ***.

Je répondis :

Je suis très-sensible, Milord, aux choses honnêtes que vous me dites et ferai très-flattée d'avoir l'honneur de vous voir chez moi Samedi. Je ne sortirai point et ferai visible toute l'après-dîner. Aujourd'hui je retourne à Long - Champs. J'ai l'honneur

d'être, Milord, votre très-humble et très-obéissante servante.

Un de mes chevaux s'étant déferé aux Champ Elysées, je n'arrivai que très-tard à Long-Champs. Je n'y aperçus pas Milord, quoique sûrement il y aura été; mais, ne m'y voyant pas, peut-être se sera-t-il en allé. J'attends avec impatience l'entrevue de cette après-dîner. Demain, ou Lundi au plus tard, je t'en donnerai des nouvelles. Adieu, ma chere amie.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 13 Avril 1783.

Tout va le mieux du monde, chere amie, l'Anglois est venu me voir; il m'a fait les complimens les plus honnêtes et les plus belles propositions; mais je n'ai rien accepté;

Tom. II.

I

je veux, un peu le faire soupirer. Il a l'air d'un fort honnête homme. Il peut avoir quarante ans ; il est grand , d'une figure qui paroît avoir été très-agréable. Il a un grand nez , et tu fais que c'est un heureux pronostic , qui cependant n'est pas une règle générale. Je lui donne à souper demain. Adieu , je ne t'écrirai pas d'ici à quelques jours , voulant avoir quelque chose de positif à te mander. Je vas ce soir étaler mes graces aux Boulevards. Ta chere amie pour la vie.

LETTRE de *Mademoiselle Julie*.

Ce Lundi 17 Avril 1783.

JE suis , ma chere amie , plus heureuse que jamais. L'Anglois vit maintenant avec moi. Il me fait une offre que je goûte assez , c'est de voyager avec lui ; il me fera avant notre dé

LETTE

SUIN

amie,

Les It

part trois mille livres de rente viagere , et payera d'avance deux années de mon loyer , à peu près le tems que nous ferons à parcourir l'Europe. Je lui ai demandé quelque tems pour me décider , afin de tâcher de connoître son caractère , si je le puis : car les hommes sont aussi dissimulés que les femmes. Il m'a accordé jusqu'aux premiers jours de Mai. Mande-moi ce que tu me conseilles. Je ne t'écrirai pas d'ici à ce tems-là , ne voulant m'occuper que de mon Anglois. Adieu , ma chere Eulalie ; je t'aimerai toute ma vie.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris , ce 4 Mai 1783.

SUIN et Madame le Roy , ma bonne amie , ont reçu leur ordre de retraite. Les Italiens n'y perdent pas beau-

coup. L'actrice valoit encore plus que l'acteur qui étoit accoutumé à être hué. Cela lui étoit égal, et il disoit : *huez tant que vous voudrez, je m'en moque, j'ai quinze mille livres de rente pour ma demi part.* Tu seras peut-être bien aise de savoir ce qui a été cause de sa reception ; lors de ses débuts, il fut un Dimanche voir le grand couvert. La Reine d'aujourd'hui alors Dauphine l'ayant remarqué, dit à un Seigneur qui étoit derrière elle, *n'est-ce pas ce mauvais acteur qui débute aux Italiens.* Suin, qui l'entendit, changea de couleur et se trouva mal. La Dauphine dit : *mon Dieu, je suis bien fâchée d'avoir fait de la peine à cet homme, comment pourrai-je réparer cela ?* Madame, il ne tient qu'à vous, repartit le Seigneur, demandez aux gentils-hommes de la chambre qu'il soit reçu à demi part. La Dauphine le demanda et il fut reçu.

Saint-Preux et Chevalier ont aussi été remerciés. Le premier étoit vraiment acteur.

Après t'avoir parlé des Italiens, il est juste, ma bonne amie, que je te parle du théâtre national. Mademoiselle d'Oigny s'est retirée; c'est une perte irréparable; qui jouera comme elle les ingénuités? Il étoit étonnant que paroissant aussi jolie sur le théâtre, elle fut si laide de près. C'étoit deux figures totalement opposées: Madame Molé qui est morte laisse un vuide pour les rôles qu'elle remplissoit. On lui reconnoit actuellement un talent qu'on ne lui accordoit pas de son vivant.

Tu serois étonnée de me voir si au fait des spectacles si tu ne savois pas que j'ai un auteur dramatique à mes ordres; mon Russe n'en prend nul ombrage, il aime même beau-

coup qu'il soupe avec nous : car il est fort divertissant.

Olympie est grosse. Elle en est fort contente et M*** encore davantage. Elle m'a dit qu'il alloit la marier afin que l'enfant ne soit pas *bâtard*. Il a une direction des fermes à nommer qui justement est vacante dans ce moment. Ce sera pour celui qui l'épousera. Il s'est déjà présenté beaucoup de partis ; mais M*** est difficile et ne veut pas prendre le premier venu pour le faire pere de son enfant. Que le monde , ma bonne amie , est une étrange chose. Adieu , porte-toi bien , et écris moi donc plus souvent que tu ne fais.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Dimanche 4 Mai 1783.

EN F I N le fort en est jetté, ma chere amie ; je pars , l'argent est chez le Notaire , et le contrat est passé. Mon loyer est payé ; mon propriétaire se charge de mon mobilier, dont il a été fait un inventaire double entre nous. Milord me paroît un galant homme , à qui je crois pouvoir me fier en toute assurance. Adieu , ma chere amie , les embarras , inséparables d'un départ prochain, m'empêchent de t'en dire davantage : crois que je ne t'oublierai jamais et que j'espere que nous ferons réunies un jour. En faisant mes malles , j'ai mis de côté une petite pacotille de chiffons à ton usage que je te prie d'accepter. Tu les recevras par la premiere dil

gence. Ta meilleure amie pour la
vie.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 5 Mai 1783.

Je suis désolée, mon cœur, voici
le billet que mon Anglois m'a écrit
ce matin; je l'ai reçu que j'étois en-
core au lit.

“ Je vous aime, ma chere Felmé,
“ au-delà de tout ce qu'il est possi-
“ ble d'exprimer, je sens que je ne
“ puis être heureux qu'en vous pos-
“ sédant seul et pour toujours. Il
“ n'y auroit qu'un seul et unique
“ moyen pour y parvenir, ce seroit
“ de vous épouser; mais l'honneur
“ me le défend, et l'honneur chez
“ moi est plus puissant que l'amour.
“ Comme je veux éviter de favoriser
“ sans cesse le poison de votre vue;

“ je pars, votre image gravée dans
“ le cœur. Je vais tâcher en chan-
“ geant d'hémisphère de changer de
“ cœur et d'oublier ma chete Felmé:
“ mais comme je désire que vous
“ soyez heureuse, mais très-heu-
“ reuse, je joins ici pour quinze
“ cents louis de billets de caisse
“ d'escompte. Adieu, ma chere Fel-
“ mé, ne comptez plus me revoir.
“ Quand ce billet vous parviendra
“ j'aurai quitté Paris.”

A peine j'eus lu ce billet voulant
questionner le commissaire, je sonne
et ordonne qu'on me fasse parler à
celui qui m'a apporté ce billet; mais
on me répond qui s'est en allé, aussitôt
après l'avoir remis, disant qu'il
n'y a pas de réponse. Je me leve et
vole à l'hôtel de mon Anglois, il
étoit parti. Je veux m'informer où il
est allé, je questionne maître et va-
lets, personne ne peut me rien dire.

autre chose ; sinon qu'il a envoyé chercher des chevaux de poste à quatre heure du matin , et est parti vers les six heures. Ah ! quels gens que ces Anglois, ils sont inconcevables. Il m'aime, il m'adore et il me quitte. Il auroit pu vivre avec moi sans m'épouser. Je suis furieuse de sa perte. Il faudra m'en consoler avec les trente-six mille livres qu'il m'a envoyés. Si chaque amant en me quittant m'en avoit donné autant, je serois bien riche. Adieu, mon cœur.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 15 Mai 1783.

JE te félicite, ma bonne amie, d'avoir un Américain, c'est un bon oiseau à plumer ; mais t'auroit-il pas été possible de conserver aussi le conseiller ; plus on en a mieux cela

vaut. Pour moi , au Russe j'associe mon auteur , et lorsqu'une passage avantageuse se présente , je ne la refuse pas. Il y a quelques jours que j'en ai fait une avec l'Evêque de ***. Monseigneur arrivoit de son évêché où il avoit été obligé à l'abstinence , aussi a-t-il bien officié. Nous avons été fort contens l'un de l'autre , et il m'a demandé permission de revenir. J'y ai consenti avec d'autant plus de plaisir , que je n'ai rien à craindre de son indiscretion , il est obligé à garder le *tacet*.

Il y a à Bordeaux l'Abbé de *** Grand-Vicaire , qui est un amateur. Il avoit à Paris la femme d'un Conseiller au parlement. Tâche de faire connoissance avec lui , cela seroit peut-être un peu difficile à cause du *decorum* qu'il est obligé de garder : *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire*. Ne pourrois-tu pas aller chez lui sou-

quelque prétexte, pense-y bien et fais ton profit de ce que je te mande. Ta bonne amie.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 20 Mai 1783.

ENFIN, mon cœur, j'ai pris mon parti, j'ai vendu mes diamans et bijoux, j'en place une partie en rente viagère, et je vais me retirer en province. Je suis lassé de la vie que je mène. Je veux maintenant être ma maîtresse, et veux aussi que si je me livre à quelqu'un, ce ne soit plus l'intérêt qui me guide dorénavant je consulterai mon cœur. Je ne me marierai jamais, j'aurois trop à craindre que mon mari ne me reproche mon inconduite passée : si quelque provincial m'intéresse, nous pourrons nous unir; mais sans sacrement, ce sont

les meilleurs mariages et ceux qui durent le plus long-tems. Je ne fais encore où je me fixerai. Mais je pars sous peu de jours pour Roye ma patrie. Je laisse ici mes meubles dans des caisses chez un commissionnaire qui me les fera passer où je lui marquerai, je suis fâchée de ne pouvoir pas embrasser ma chere Eulalie, avant de quitter la capitale, j'espere que si elle y revient elle viendra passer quelque tems chez son amie. Je ne t'écrirai plus, mon cœur, que je ne me sois fixée.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 3 Juin 1783.

COMMENT, ma bonne amie, les acteurs de la comédie Françoisse sont aussi auteurs. La Rive a fait *Pyrame et Thisbe*, scene Lyrique. On l'a donnée hier pour la premiere fois. Il a joué

lui-même le rôle de Pyrame, et Thisbe étoit joué par la sensible Sanival cadette; cet ouvrage a assez réussi. La musique est de M. Baudron. Les connaisseurs disent qu'elle lui fait honneur; moi qui n'y entends rien, je dis qu'elle m'a fait plaisir.

Olympie est mariée. C'est maintenant Madame de F***, directrice des fermes de la ville de A***. Son mari est parti au sortir de l'église pour aller à sa direction. On lui a donné douze mille livres pour se meubler. Je gage que si le mari et la femme se rencontroient dans quelques années sans se nommer l'un et l'autre, ils ne se reconnoitroient point. C'est un mariage à la *Langeac*. Ils ne se sont vus qu'à l'église.

Pour tâcher d'accrocher de mon Russe une paire de bracelets en diamants, je lui ai demandé son portrait. Je le veux bien, m'a-t-il répondu,

mais donnez moi le vôtre. Soit, lui ai-je dit; aussi maintenant je me fais peindre par Madame Favart. Je ferai mettre mon portrait sur un souvenir. Le tout me coutera dix louis, mais c'est de l'argent bien placé. Tu devrois suivre mon exemple avec ton américain; je suis enchantée, ma bonne amie, de l'espérance que tu me donnes dans ta dernière lettre que l'on te verra l'hiver prochain. J'aurai bien du plaisir à t'embrasser et à te dire de vive voix, combien je t'aime.

LETTRE de *Mademoiselle Rosimont.*

Paris, ce 20 Juin 1783.

JE suis à plaindre, ma chere amie, j'ai attrappé une galanterie qui est assez cruelle. Je suis obligée à la continence. Je ne puis rendre de services qu'avec mes mains à moins qu'on ne veuille *risquer l'aventure*; cela ne m'a

pas empêché de faire, lundi dernier,
un soupé chez la Comtesse. Je m'y
fuis fort amusée. On a beaucoup
chanté. Je t'envoie ci-joint une chan-
son que je me suis fait donner. Mais
c'est à une condition, c'est que tu
m'enverras la recette que tu as, pour
guérir ma maladie. Je fais qu'elle t'a
souvent réussi. Rends moi vite ce
service : car j'enrage de mon état,
ton espiègle qui est bien punie.

Air: Où allez-vous Monsieur l'Abbé.

Si l'on en croit certain docteur,
Spécifique est un mot trompeur ;
Mais, moi, ne lui déplaîse,

Eh ! bien,
Je me ris de sa thèse,
Vous m'entendez bien.

Envain ce docteur mécréant,
Proscrit l'opium et l'aimant :

En moral et en physique ,

Eh ! bien ,

Il est maint *spécifique* ,

Entendez-moi bien.



Si j'éprouve un accès d'ennui ,

Je prends vite un julep d'ay ;

Et soudain l'allégresse ,

Eh ! bien ,

Exile ma tristesse ;

Vous m'entendez bien.



D'amour-ai-je un transport fievreux ?

Mon fébrifuge est merveilleux ,

Les charmes de ma belle ,

Eh ! bien ,

Calment cette étincelle ,

Vous m'entendez bien.



Des vers , quelquefois le Démon ,

Vient-il me souffler son poison ?

(114)

Le spectre d'un N***,
Eh! bien,
M'en verse l'antidote,
Vous m'entendez bien.



Si des pavots assoupissans,
Mouillent en vain mes yeux pesans,
Vite, j'ouvre tel livre.....

Eh! bien,
De sommeil il m'enivre,
Vous m'entendez bien.



De la fatyre le serpent
M'atteint-il de son dard perçant?
Je ris de sa piqure;

Eh! bien,
Radicale est la cure,
Vous m'entendez bien.



N'ai-je pû me soustraire aux yeux,
D'un hydrophobe furieux?

So
Si

(115)

Le venin qu'il distile,
Eh ! bien,
Fuit en vapeur subtile,
Vous m'entendez bien.



De tel barbouilleur de papier,
Qui mandie un brin de l'aurier;
Je ris de la sottise,
Eh ! bien,
Et cela l'émétise,
Vous m'entendez bien.



De la Marotte de Momus,
Je frotte l'orgueil d'un Crassus :
La friction caustique,
Eh ! bien,
Guérit ce mal chronique,
Vous m'entendez bien.



Sous le masque de l'amitié,
Si l'on m'a séduit à moitié,

(116)

Mon cœur rompt la symphonie,
Eh ! bien,
Des nœuds que je méprise,
Vous m'entendez bien.



Enfin, deux beaux yeux sont l'ai-
mant,
Qui m'attire invinciblement;
Ce puissant magnétisme,
Eh ! bien,
Vaut bien le mesmérisme (*),
Vous m'entendez bien.



Pour vous, qui ne m'entendez pas,
Consultez de jolis appas :
Venez auprès d'Adelle,
Eh ! bien,
Mais craignez l'étincelle.....
Vous m'entendez bien.



(*) Mot composé par allusion au système
de Mesmer, médecin.

N
inqu
vien

Si tel dans mes vers croit se voir,
 Son ame est son premier miroir;
 Chantons sans médifance,

Eh ! bien,
Honni qui mal y pense,
 Vous m'entendez bien.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 23 Juin 1783.

DE hier, ma bonne amie, le Russe
 a mon portrait. Il a été enchanté
 de ma galanterie, et m'a bien promis
 qu'il me payeroit de retour. Il m'a
 trouvé si ressemblante qu'il veut aussi
 que ce soit Madame Favart qui le
 peigne. Il ira demain chez elle pour
 l'en prier et si elle a le tems il pren-
 dra tout de suite une séance.

Nous avons ici des brouillards qui
 inquiètent beaucoup, on dit que cela
 vient du désastre de Messine. Le pe-

peuple croit que c'est la fin du monde.
Pour moi je suis très-tranquille.

J'ai été le 6 de ce mois voir la
premiere représentation *du pere de
province*, cette comédie n'a point eu
de succès. L'intrigue est très-em-
brouillée.

On parle beaucoup de réformer les
ordres religieux, comme a fait l'em-
pereur; cela seroit rendre heureux
quantité de malheureux; sur-tout si
on donnoit la liberté aux pauvres
religieuses victimes de la volonté de
leurs parents ou d'une vocation mo-
mentanée. Que de filles, ma bonne
amie, troqueroient leur godmiché
pour un gros vit! Puisse ce bonheur
leur arriver, la population y gagneroit.
Adieu, je t'embrasse.

Cet
Miro
En C
Dix-

 LETTRE de Mademoiselle Rosimont.

Paris, ce 29 Juin 1783.

JE n'ai plus besoin de ton remede,
 ma chere amie, j'ai trouvé un élève
 de Saint-Côme qui m'en a donné un
 qui en trois jours m'a guérie. D'hier
 il ne paroît plus rien; en vérité,
 c'est un remede unique et nullement
 difficile à prendre. Je dois ce soir
 m'en donner; j'ai une partie à la petite
 maison du Duc D***. S'il y arrive
 quelque chose qui en vaille la peine,
 je te le manderai. En attendant voici
 encore une charade en chanson et
 sur l'air à la mode.

Air: *De Marlbouroug.*

Cet air qui partout traîne,
 Miron ton, ton, ton, mirontaine;
 En G, Ré, Sol ramene
 Dix-huit fois mon premier.

Un instrument guerrier
 Vous donne mon *dernier*;
 Et mon ~~tout~~ à la gêne,
 Miron ton, ton, ton, mirontaine;
 En classe, plus qu'en plaine
 Tient le pauvre écolier.

Pour cette fois je te ne dirai pas
 le mot de la charade, ainsi tâche de
 le deviner, ou si tu ne le peux, prie
 que j'aye bientôt à t'écrire pour le
 savoir. Adieu, ma bonne amie, crois
 que malgré cette méchanceté que j'ai
 de vouloir te mettre l'esprit à la torture
 je ne t'en aime pas moins pour la vie
 Ton espiègle.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine*

Paris, ce 13 Juillet 1783.

LE Dru, ma bonne amie, que
 connois sous le nom de Comus
 qui a si long-tems captivé l'admi
 tion des curieux par des subtilités q

lui fournissoient son adresse et l'étude de la physique, vient de faire une découverte qui lui donne des droits à la reconnoissance publique. Il a trouvé le moyen, par l'électricité, de guérir toutes les maladies nerveuses, notamment l'épilepsie, autrement appelée *mal caduc*, qui jusqu'ici avoit échappé au pouvoir de la médecine.

Le 24 du mois dernier j'ai été aux italiens voir l'*Auteur satyrique*, piece de feu M. l'Abbé de Voisenon, retouchée par un jeune homme; elle a eu peu de succès, n'y ayant nul intérêt. On m'a conté une anecdote assez plaisante de l'Abbé. Il étoit fort malade et on avoit été chercher le bon Dieu; se sentant mieux il se leve et fort. En vain, on lui représente que le bon Dieu va arriver, *hé bien*, dit-il, *il se fera écrire.*

On a donné le 30 Juin *Blaise et Babet*, c'est la suite des trois fermiers; elle est de Monvel. Il semble que cet auteur n'est fait que pour avoir du succès et faire toujours ses pièces susceptibles d'une agréable suite. D. Z. auteur de la musique, est toujours aussi charmant.

Mon Russe a bien payé mon portrait, il m'a donné le sien dans une paire de bracelets qu'on estime cent louis. Je ne le trouve pas très-ressemblant; mais je n'ai eu garde de le dire; j'ai beaucoup vanté la beauté du présent. J'ai même aussi voulu jouer la passionnée, je me suis récriée sur la cherté de l'entourage et ai dit que, *le simple portrait sur un bracelet d'or auroit suffi, que rien ne me flattoit que l'image de la personne qui m'étoit chère.* Ce discours a fait le plus grand effet. Jamais entre-teneur n'a cru être plus aimé que le Russe. O, pauvre homme! qu'avec

J E

cett

tran

le b

qui

rédu

fible

eue a

un peu d'art on vous trompe aisément et que nous vous faisons souvent dupe. Je ne suis jamais si aise que quand j'en attrappe. Je ne l'ai jamais été que par mon vieux et depuis j'en ai été bien dédommagée ; il a quitté Rosette , et a maintenant Rosalba. Il n'aura jamais une maîtresse aussi long-tems qu'il m'a eue ; il est un peu fantasque et j'avois la bonté de me prêter à ses fantaisies. Adieu.

LETTRE de *Mademoiselle Felmé*

Roye, ce 20 Juillet 1783.

JE me suis , mon cœur , fixée dans cette ville ; j'y mene une vie bien tranquille. Je jouis du plaisir de faire le bonheur d'un pere et d'une mere qui sur le déclin de leur vie étoient réduits dans la pauvreté. Il est impossible de t'exprimer la joie qu'ils ont eue à me revoir , ils ignoroient mon

fort et me croyoient morte; j'ai cru que ma mere mourroit de plaisir dans mes bras; que ses caresses étoient attendrissantes! je me suis moi-même évanouie. Ah! mon cœur, je n'ai jamais goûté tant de plaisirs de la vie. Tiens, je ne troquerois pas mon fort pour celui de la Guimar (1). J'ai fait passer ma fortune pour avoir été gagnée à la loterie. De maniere que je suis reçue dans plusieurs maisons honnêtes. Je me contrefais et prends bien garde à lâcher quelques propos gaillards; cela me gêne, mais je commence à m'y habituer. Si tu viens à Paris, il faut que tu viennes être témoin de mon contentement, et de la maniere de vivre provinciale. Elle est tout différente

(1) Fameuse actrice de l'opéra qui jouit à Paris de plus de soixante mille livres de rente, et voit à ses pieds les plus grands seigneurs.

de celle de la capitale. Je ris quelquefois en moi-même des airs que veulent se donner les agréables de l'une et de l'autre sexe. J'ai donné dans l'œil à un conseiller du présidial, il a, je crois, envie de me faire devenir Madame la conseillère. Il m'obsède avec sa manière de faire l'amour; il est des plus compassés dans ses gestes et dans tout ce qu'il dit. On diroit qu'il est toujours à l'audience. Je te réponds qu'il perd ses peines.

Maintenant, mon cœur, que tu fais mon adresse, j'espère que tu me donneras quelquefois de tes nouvelles. Pour moi je t'écirai rarement, je n'aurai rien d'intéressant à te mander; mais sois persuadée que je t'aime pour la vie.

LETTRE de Mademoiselle Victòrine.

Paris , ce 26 Août 1783.

LA petite directrice , ma bonne amie , a fait une fausse couche ; elle en est très-incommodée. Je vais quelquefois la voir , je lui suis , on ne sauroit , plus attachée et je serois bien fâchée qu'il lui arrivât malheur.

La comédie italienne vient de faire une grande perte dans Madame Biloni qui est morte , quoique à la fleur de l'âge ; elle n'avoit que trente-deux ans.

Le Baron de Wittersbach est parti pour son pays , c'est sans doute pour recruter quelques jolies alsaciennes ; si le régiment Royal-Suède étoit dans ces cantons , il n'y mettroit surement pas les pieds , vu sa grande antipathie pour tout ce qui porte cet uniforme , depuis qu'un officier de

ce corps l'a fait *cocu* et l'a obligé de se reconnoître *jean-foutre* par acte passé par devant notaire. Le ministre de la guerre qui lui a donné la croix de Saint-Louis doit se le reprocher toute sa vie. On dit qu'il en étoit le *Maquerau*. Ces fortes de gens doivent être récompensés avec de l'or, et non avec la décoration qui marque qu'on a servi avec honneur. Si on veut leur donner une distinction, il n'y a qu'à établir un ordre pour eux, par exemple, une médaille représentant d'un côté l'amour avec cette exergue : *le véritable me fait tort* ; et de l'autre une belle femme nue ayant pour exergue : *qui que tu sois avec de l'or je te ferai avoir sa semblable*. Le ruban fera couleur de roses liserée de noir. Il faut que je donne cette idée à quelque faiseur de projets, afin qu'il la mette au net et la présente aux ministres. On ne pour

gueres moins lui donner qu'à l'auteur du projet *des chapeaux à quatres cornes* qui a eu huit cent livres de pension.

Je finis, la petite directrice m'envoye chercher; on dit qu'elle est au plus mal.

LETTRE de *Mademoiselle Rosimont.*

Paris, ce 28 Août 1783.

QUE je suis malheureuse, ma chere amie, le coquin de chirurgien, à qui j'ai eu affaire m'a *plâtrée* (1). Je suis plus malade qu'auparavant; je souffre des douleurs inouies; je ne puis dormir ni jour ni nuit. Le médecin que j'ai envoyé chercher m'a *trouvée* dans un pitoyable état. Il prétend que j'en ai au moins pour quatre mois et encore ne répond-il pas de me guérir

(1) On appelle ainsi faire passer une maladie vénérienne en la faisant refluer dans le sang sans la guérir.

le mal étant des plus invétérés. Ah ! fatal libertinage où m'as tu réduite. Ce qu'il y a de cruel c'est que je suis peu en avance et que je me vois obligée de mettre tous mes effets en gage pour racheter la santé. Qu'on en connoît bien le prix quand on la perdue. Ah ! ma bonne amie, je ne suis plus une fans-soucis ; j'en ai cruellement et mon état me force à réfléchir. Tu m'obligerois beaucoup si tu voulois m'acheter le médaillon de diamans que tu connois , il a couté quinze cents livres ; si tu veux je te le laisserai pour mille livres ; tu n'as qu'à m'envoyer une lettre de change de cette somme ou charger quelqu'un de me la remettre, et je lui donnerai le médaillon. Je suis bien à plaindre, ma bonne amie, puisse-tu ne jamais être dans ma position, c'est le vœu que je forme.

P. S. J'oubliois de te mander le mot de la charade que je t'ai envoyée, c'est *silence*.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 8 Septembre 1783.

QUE sert souvent le bonheur ! la petite Olympie est morte des suites de sa fausse couche. M***, ma chère amie, est inconsolable ; pour moi je la regrette beaucoup. Elle étoit, on ne sauroit, plus aimable. M*** n'a sûrement jamais eu de maîtresse plus fidelle ; on dit qu'il ne faut jamais jurer de rien : mais je l'aurois bien fait de sa sagesse. Le mari d'Olympie va venir recevoir sa grosse succession. C'est un homme bien heureux. Il a une place considérable et une grande fortune pour avoir donné son nom à une femme qui ne l'a pas fait enrager une minute. Il faut qu'il soit coiffé.

Mercredi dernier j'ai été à la première représentation de *la sorciere par hasard*. Cette piece a eu peu de succès, mais ce qui a été fort applaudi et a causé de grands éclats de rire sont les quatre vers que dit la sorciere par hasard et qui terminent la piece, les voici :

- „ Dans le monde on connoit une
forcellerie ,
- „ C'est l'art de faire des heureux ,
- „ Celle-là , je l'avoue, et je m'en
glorifie ,
- „ Je m'en fers tant que je peux .

Il a fallu que l'actrice les dise deux fois. Cette piece a été représentée chez Madame la Duchesse de Villeroy en 1768. L'auteur qui l'avoit faite pour être jouée en société, n'auroit pas dû la donner au public.

Mon Russe part demain pour retourner dans son pays à cause de la

guerre qu'on dit que la Czarine va faire au turc. Il est venu ce matin m'apprendre son départ et m'a donné deux mille écus pour pouvoir attendre que je trouve quelqu'un qui le remplace. Il m'a dit les choses les plus honnêtes, qu'il ne m'oublieroit de la vie et n'avoit qu'à se louer de ma conduite à son égard. Il est vrai, ma bonne amie, que j'ai tant pris de précautions lorsque je le trompois qu'il ne s'en est jamais apperçu. Je te conseille de faire de même avec ton américain.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 15 Septembre 1783.

J'AI été voir, ma bonne amie, les tableaux (1) du Louvre. Il y a de

(1) Tous les deux ans depuis le 25 d'Août jusqu'au 25 Septembre les artistes exposent dans un salon du Louvre leurs ouvrages de

be
de

Lé
due

U
offr

fans
Gré

et c
gero

sujet
Le

M. V
Le

par M
Qu

de m
par M

peintur
dessein

le mati
deux h

belles et jolies choses ; je vais te parler de ce qui m'a frappée.

Un déjeuné des élèves par M. Lépicié ; c'est une scene gaie et rendue avec une naïveté charmante.

Une femme au bain ; une femme offrant un sacrifice et des jeux d'enfans , tous petits tableaux de M. la Grénée le jeune. Si j'avois un boudoir et que je fusse assez riche je le chargerois volontiers de me faire des petits sujets agréables pour le tapisser.

Le lever et le coucher du soleil par M. Vernet.

Le portrait de M. et Mad. Necker par M. Duplessis ; ils sont parlans.

Quelques payfages de M. Casanova , de même quelques tableaux de ruines par M. Robers.

peinture , de sculpture , de gravure et leurs desseins. On peut les y aller voir depuis le matin jusqu'à la nuit , excepté depuis deux heures jusqu'à trois heures.

Mon Russe n'est pas encore parti, il a quelques affaires qui l'ont retenu, mais elle finiront bientôt. Il a passé cette nuit avec moi et m'a dit qu'il croyoit que c'étoit la dernière. J'ai quelqu'un qui doit le remplacer. Mais comme cela n'est pas totalement décidé, je ne veux pas te mander qui, je te dirai seulement que c'est un Marquis. Je finis car je craindrois ne pouvoir garder mon secret.

LETTRE de Monsieur P***. Commissionnaire.

Paris, ce 19 Septembre 1783.

EN conséquence de votre lettre, mademoiselle, je me suis rendu chez Melle Rosimont; à peine ai-je pu lui parler, elle a une fièvre terrible; c'est avec sa femme-de-chambre que j'ai traité l'affaire du médaillon. Il étoit

en gage. On m'a remis la reconnoissance du mont de piété et j'ai donné les mille livres en déduisant ce qu'il faut pour le retirer. Je ne pourrai l'avoir que demain matin. Ainsi vous ne pourrez le recevoir que par la diligence de la semaine prochaine. Croyez qu'il n'y a nullement de ma faute. Je suis toujours très-empressé à servir promptement ceux qui m'honorent de leur confiance.

J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 20 Septembre 1783.

D U 17, ma bonne amie, le Russe est parti. Le Marquis de *** lui a succédé. Il me donne trente-cinq louis par mois et me défrayera ma voiture, car il m'en donne une et ne veut

point que j'aye *l'état du remise*. C'est un aimable homme, mais il est joueur, il y aura un peu d'humeur à supporter quand la fortune lui sera contraire. Si cela m'ennuie trop je le planterai-là. Je ne l'ai pris qu'en attendant mieux et pour n'être pas sans entre-teneur.

L'Evêque, dont j'avois la visite assez régulièrement une fois par semaine, est retourné dans son diocèse. C'est une perte pour moi, il me donnoit chaque fois cinq louis. Je voudrois lui trouver un successeur; j'en ai parlé à la Francœur qui est la pourvoieuse du clergé; je lui ai promis de la bien récompenser; c'est une femme très-intéressée et dont on n'obtient rien qu'avec de l'or.

Hier j'ai été aux italiens voir la première représentation d'*Amélie et de Monrose*, drame en prose qui a très-bien réussi; il m'a fort intéressée.

Adieu

M
écriv
fait
dans
méde
fièvre
autre
To

Adieu , ma bonne amie , les tems se suivent mais ne se ressemblent guere : puisse - tu ne pas comme moi éprouver de diminuation dans ta recette. La mienne est considérable. Un entreteneur à meilleur marché et l'évêque de moins. Il faut patienter et considérer qu'il y a quantité de nos *consœurs* qui seroient bien contentes de mon fort.

LETTRE de *Mademoiselle Sophie.*

Paris, ce 23 Septembre 1783.

M A D A M E ,

MA maîtresse me charge de vous écrire pour vous remercier d'avoir fait prendre son médaillon. Elle est dans un état bien inquiétant ; son médecin en désespere vu qu'elle a une fièvre maligne qui s'est jointe à son autre maladie. Ce qu'il y a d'heureux

c'est que ma maîtresse ne connoît pas le danger où elle est. Elle espere en revenir. Elle ne cesse de parler de Madame et bien regretter qu'elle ne soit point ici ; elle dit qu'elle ne seroit pas toujours seule. Ma maîtresse a une crise qui la prend et je vais lui donner mes soins.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MADAME,

Votre très-humble
et très-obéissante
servante.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 3 Octobre 1783.

VOICI, ma bonne amie, un petit conte charmant que ma dit mon auteur. Je gage qu'il t'amusera.

L'exemple rare.

Damon aimoit Zulime à la folie,
 Quoiqu'il en fut depuis long-tems
 l'époux ;

Il n'étoit pas même jaloux ,
 Quoiqu'elle fût , et coquette , et jolie

Zulime qui vivoit en dame du bon ton
 Avoit pour le pauvre Damon ,
 Tout le dégoût qu'un mari simple
 inspire

A jeune femme de renom ,
 Qu'une foule d'amans admire.

Quelqu'un plaignoît Damon : c'étoit
 un sien ami.

„ Mais c'est ma femme qu'il fa
 plaindre ” ,

Répliqua le sage mari ;

„ Outre l'amour qu'elle doit feindre

„ N'est-ce pas un tourment affreux

„ De voir l'objet de son dégoût
 extrême ?

„ Mon sort est différent , et je me
trouve heureux ,
„ De voir toujours une femme que
j'aime ”.

Puisque je me suis déterminée à
envoyer des vers , voici encore un
promptu à une dame prête d'ac-
oucher et qui demandoit à toutes
les personnes qui étoient chez elle
quel enfant elle accoucherait.

Vous désirez savoir mon avis à-mon
tour ;

Ma réponse est aisée à faire ,
qu'importe que ce soit une grâce ou
l'amour ,
Puisque Venus en doit être la mere.

Tu fais , sans doute , que mainte-
nant on pourra voyager par les airs
à l'aide des ballons ; cela sera fort
amusant. Mais je t'avoue que je ne

fuis
res

LET

JUS
amie

quis

fervi

tions

fortun

et qu

faveu

Cet

la con

inimit

agé de

e plai

leux ,

cela à

On

érostatu

suis pas tentée d'être une des premières à voyager ainsi. Adieu.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 9 Octobre 1783.

JUSQU'ACTUELLEMENT, ma bonne amie, je suis assez contente du marquis, la fortune l'a toujours bien servi et cela m'a valu des gratifications. Gare! s'il y a un revers, la fortune est une déesse bien changeante et qui n'accorde pas long-tems ses faveurs à la même personne.

Cette année est malheureuse pour la comédie italienne; le charmant et inimitable Carlin vient de mourir, âgé de soixante-seize ans. Il a fait le plaisir du public pendant quarante-deux, aussi en est-il bien regretté et cela à juste titre.

On a fait une chanson sur le globe *érostatique*, car maintenant on ne fait

qu'en parler. Il va , sans doute , prendre la place de Marlbouroug. Voici le seul couplet qui soit joli.

Air : Eh ! mais oui-dà.

Tout globe est fait pour plaire ;
N'en foyez pas surpris ,
Ce qu'on aime à Cythere ,
On l'aime dans Paris ;
Eh ! mais oui-dà ,
Comment peut-on trouver du mal
à ça ?

Dès que les modes aux globes paroîtront , si tu veux , je t'en enverrai. Surement le génie de Mademoiselle Bertin est occupé à chercher quelque chose digne de continuer l'illustrer. On ne l'appelle plus que *le Ministre des modes* , depuis qu'il y a quelque tems qu'elle répondit aux dames qui demandoient des bonnets nouveaux , qu'elle ne pouvoit leur

JE
mai
d'hi
de l
nier
bien
jusqu
res p
m'a
et de

en donner que d'un mois, ayant arrêté dans son dernier travail avec la reine que les bonnets nouveaux ne paroîtroient que dans huit jours. Je vois avec plaisir l'hiver qui avance à grand pas, c'est le tems où j'aurai le plaisir de te voir.

LETTRE de Mademoiselle Sophie.

Paris, ce 13 Octobre 1783.

M A D A M E ,

JE suis au comble du désespoir, ma maitresse est morte, elle est enterrée d'hier. Qu'elle a souffert ! si elle a eu de bons instans dans sa vie, les derniers ont été bien cruels. Vous devez bien la regretter, elle a parlé de vous jusqu'au dernier moment et ses dernières paroles ont été des ordres qu'elle m'a donnés de vous mander sa mort et de vous assurer qu'elle vous étoit

attachée. *Je mourrois contente*, ajouta-t-elle, *si elle pouvoit recevoir mon dernier soupir*. Les souffrances qu'elle éprouvoit lui ont rendu son agonie plus douce; elle a vu la mort sans horreur; et en vérité, elle est moins à plaindre que si elle avoit vécu. Elle avoit perdu presque toutes ses dents et tous ses cheveux. Que seroit-elle devenue? C'est assez vous entretenir d'un sujet qui ne peut que vous faire frémir.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

M A D A M E,

Votre très-humble
et très-obéissante
servante.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 25 Octobre 1783.

LA demoiselle de Bordeaux, ma bonne amie, que tu m'as adressée a un petit minois de fantaisie fait pour plaire. Je lui ai donné à diner hier, je dois demain la mener chez la Brisseau; la Comtesse étant à toute extrémité.

LETTRE de *Mademoiselle Floriva.*

Paris, ce 31 Octobre 1783.

MADemoisELLE Victorine, ma chere Minette, m'a reçue au mieux; elle m'a présentée à la présidente, qui hier m'a fait faire un souper avec deux italiens. Leurs passions quoiqu'extraordinaires n'a cependant rien qui soit contre nature. Il faut seulement qu'un des deux se mette à quatre pattes et

que la femme se couche sur son dos pour être baïfée par l'autre. C'est un peu fatigant.

Je crois que je ferai bien mes affaires dans ce pays-ci. Croyez, chere Minette, que jè n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu en me donnant des lettres de recommandations. Je voudrois trouver l'occasion de vous en témoigner ma reconnoissance. Mes amitiés à nos connoissances.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 10 Nov. 1783.

Nous avons eu, ma bonne amie, le Marquis et moi vingt altercations. Depuis quelques jours il ne fait que perdre et a une humeur insupportable. C'est un métier de galérienne que d'être sa maîtresse ; je lui ai signifié que je le quitterois s'il ne changeoit.

Samedi dernier j'ai été aux françois voir *le séducteur* qu'on jouoit pour la première fois. Depuis long-tems aucune piece n'a eu un succès aussi brillant. L'auteur garde l'*incognito*. Il a tort.

Florival est venue me voir il y a trois jours; elle paroît assez contente d'être ici. La présidente ne laisse pas que de l'employer, elle voudroit que cela fut toujours de même. La Comtesse est morte au lit d'honneur; elle a continué son métier jusqu'au dernier moment. Elle sera difficile à remplacer; elle étoit une des plus célèbres *maquerelles* qui ait jamais existée. Emule dans sa jeunesse de la Parisse elle l'a surpassée. La présidente quoique sa Rivale ne la vaudra jamais; C'est une grande perte pour les pailards. Je me flatte que tu es sur ton départ.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 15 Nov. 1783.

JE ne puis presque plus supporter les humeurs du Marquis, et si la cour n'étoit à Fontainebleau, ce qui rend Paris désert, je le quitterois sur le champ; mais je patiente ne voulant pas être sans avoir d'entreteneur.

La fausse couche de la Reine afflige beaucoup, nous ne saurions trop avoir de rejetons d'une aussi bonne race.

Les financiers viennent d'être furieusement réduits; ils ne seront plus si recherchés par nous autres. Il n'y aura plus rien à faire qu'avec les étrangers; le métier va de *mal en pis*.

Tu fais qu'il y a beaucoup de changement dans le ministère. Fontainebleau, comme à son ordinaire, est funeste aux ministres qui sont en place.

J'ai soupé ces jours derniers avec des chasseurs; c'étoit à qui conteroit des faits plus extraordinaires les uns que les autres. Le plus fort qu'on ait dit c'est un sanglier qui pèsait sept cents livres quoique maigre et n'ayant que la peau sur les os.

Je finis, le Marquis entre, sûrement il vient de perdre; il a une figure de déterré. Allons, il faut se préparer à une scène.

LETTRE de Mademoiselle Florival.

Paris, ce 17 Nov. 1783.

TU avois oublié, Minette, de me dire qu'il falloit que je me fassé inscrire chez l'inspecteur de police. Il m'a mandée et m'a d'abord voulu réprimander; mais ma figure lui ayant plu il s'est radouci et m'a fait passer dans son cabinet. Il a fallu céder.

ses désirs, afin de m'en faire une protection. Comme il est d'une figure passable, cela n'est pas si terrible. Le commissaire du quartier m'a aussi fait venir chez lui. Ah ! pour le coup je n'ai pas été si satisfaite ; c'est un vilain squelette qui m'a patinée pendant une heure et qui m'a fatigué le bras à le fouetter et le tout pour décharger quelques goûtes. Si j'avois su je l'aurois envoyé au diable. On a bien raison de dire *que chaque métier a ses charges.*

Je suis des plus occupées par la présidente à qui la mort de la Gourdan a valu des pratiques. J'ai fait chez elle ma partie avec un homme qui a un goût baroque ; il faut se frotter le derriere de gelée de groseilles ; il s'asseoit entre vos jambes, et tandis qu'il vous le lèche on est obligé de le branler en chocolatiere.

On est beaucoup moins vigoureux dans ce pays qu'à Bordeaux ; il faut continuellement employer les verges et le martinet même avec des jeunes gens. Je plains les fouteuses ; elles doivent peu trouver à se contenter.

J'espere , Minette , que dans six semaines au plus tard je te verrai et je pourrai t'affurer de vive voix de mon attachement pour la vie.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine*

Paris, ce 21 Nov. 1783.

LA reine , ma bonne amie , est totalement remise de sa fausse couche ; elle est partie hier de Fontainebleau pour Brunoi. Le roi ne partira que le 24 et se rendra en droiture à Versailles. Je suis enchantée que le voyage finisse. Je ne puis plus vivre avec le Marquis , c'est un enfer. Ab

ma bonne amie , ne prend jamais de
honneur pour entreteneur. Pour moi
je jure de n'en plus avoir.

Les financiers ont tant fait qu'on
leur a rendu ce qu'on leur avoit
oté. Surement ils auront financé pour
obtenir ce nouvel arrêt. Depuis quel-
que tems la finance et le militaire
ont éprouvé beaucoup de variations.
J'ai fait remettre à la diligence de
Bordeaux les commissions que tu m'a-
vois demandées. J'y ai joint quelques
nouveauautés qui t'amuseront.
Qu'il me tarde que ton américain ait
fini ses affaires pour venir à Paris
avec toi. Je suis bien impatiente de
le voir.

LETTRE de *Mademoiselle Felmé.*

Roye , ce 22 Nov. 1783.

Il ne faut jurer de rien , mon cœur ,
la vanité m'a séduite et demain je

devient Madame la conseillère; ce qui m'a cependant le plus déterminée; c'est que mon futur est un sot et que j'en ferai ce que je voudrai. Par ce mariage je suis parente à tout ce qu'il y a de mieux dans la ville; j'aurai même l'honneur d'être cousine issue de germaine de Monsieur le lieutenant général. Ma noce doit être brillante; le repas se fera à l'hôtel de ville où il y aura bal le soir. Je ris en moi-même de mon changement d'état. Je voudrois que tu fusses demain des convives, sûrement tu t'amuserois. Pour moi je me prépare à bien m'ennuyer. Je serai affomée de politesse et il faudra être embrassée depuis le matin jusqu'au soir; mais ce qui me divertit d'avance, c'est de penser aux simagrées que je serai obligée de faire quand mon mari voudra me prendre ma prétendue virginité. J'ai par précaution fait ample usage de vinaigre astringent.

et de cerfeuil, cela a bien réussi. Je n'ai pas pu ce matin y introduire le bout de mon petit doigt, ainsi tout paroîtra en regle, d'autant mieux que je me suis apperçue que celui qui en jouira est bien membré. Ce n'est pas que je lui aie permis la moindre priauté. Mais c'est à travers la culotte, lorsque ma présence le mettoit en feu. Je cesse de m'entretenir avec toi; il faut que j'aille me faire fiancer. Je te manderai un de ces jours les détails de la noce, mais surtout de la nuit.

LETTRE de *Mademoiselle Florival.*

Paris, ce 23 Nov. 1783.

ON a bien raison de dire, Minette, que les goûts des hommes dans leurs jouissances sont encore plus fantasques que les caprices de leur caractère. L'amour en gémit, mais il excuse tout.

Une fois adonnée au culte du libertinage il faut savoir s'y prêter. Je me vois journellement obligée d'apprendre de nouvelles fantaisies. Je croyois savoir le métier , mais je vois bien que je ne suis qu'une apprentie. Hier il m'a fallu rendre un lavement dans la bouche d'un vieux dégoutant avant - hier piffer dans celle d'un autre et lui frotter tout le corps de ma urine. Il y a quelques jours que j'avais *mes affaires*. J'ai été obligée d'en faire des tourtines comme si c'étoit de la confiture pour pouvoir faire bander un jeune homme. Ah ! quels goûts je n'y comprends rien. Je me borne à plaindre les pauvres malheureux qui ont besoin de pareilles ressources.

Comme je fais que tu aimes les vers et que je veux un peu t'amuser après t'avoir parlé de choses dégoutantes, voici des *Stances à Thémire* que j'ai eues d'un abbé.

J'aime le doux murmure
 D'un paisible ruisseau ;
 Le tapis de verdure
 Où serpente son eau
 Plait à l'ame attendrie :
 Là , sur un lit de fleurs
 Regne la rêverie
 Sur les sensibles cœurs.



J'aime de la fauvette ,
 L'accent tendre et léger ,
 Et l'écho qui répète
 La chanson du berger :
 J'aime la tourterelle ;
 Son amoureuse ardeur ,
 Et sa flamme fidelle ,
 Intéressent mon cœur.



J'aime de la nature ,
 Les attraits renaissans ,
 Sa riante parure ,
 Ses bosquets verdoyans ,

Que l'art en vain imite ;
 Ses bois majestueux ,
 Où le silence habite ,
 Souvent sont les heureux.



Mais, aimable Thémire ,
 Quand je vois ta beauté ,
 Lorsque ton doux sourire
 Promet la volupté ,
 Dans mon ardeur nouvelle ,
 Je n'aime les bosquets ,
 Que quand ta voix m'appelle
 Aux amoureux secrets.

Adieu , la présidente m'envoie chercher et me marque de me rendre chez elle tout de suite.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine*

Paris, ce 2 Décembre 1783.

ENFIN, ma bonne amie, poussée à bout par le Marquis ; et sortant,

à quelques jours de me faire une scène affreuse. Voici la lettre que je lui ai écrite.

„ L'amour, Monsieur le Marquis,
 „ est incompatible avec le jeu ; l'un
 „ rend doux , poli , et l'autre furieux.
 „ Depuis que nous vivons ensemble
 „ j'ai souffert des humeurs et des
 „ caprices que jamais aucun homme
 „ ne m'a fait éprouver. Nos caracteres
 „ simpatissent peu. Je ne veux avoir
 „ que des jours agréables et sans
 „ orages. Le mois est fini, trouvez
 „ bon que nous nous séparions. Je
 „ n'en aurai pas moins pour vous
 „ toute l'estime et l'amitié que vous
 „ méritez, et je ne cesserai de faire
 „ des vœux pour que la fortune vous
 „ soit favorable. J'ai l'honneur d'être
 „ avec un sincère attachement, Mon-
 „ sieur le Marquis, votre très-hum-
 „ ble et très-obéissante servante”.

Voici la réponse du Marquis.

„ Vous avez raison , Mademoiselle ,
 „ il faut nous séparer puisque nos
 „ caracteres ne simpatissent point.
 „ Vous auriez dû plier le vôtre au
 „ mien. Je trouverai aisément une
 „ personne qui saura mieux que vous
 „ apprécier mes bontés et en être
 „ reconnoissante. Je vous souhaite
 „ tout le bonheur dont vous êtes
 „ digne”.

Depuis je n'ai plus entendu parler
 du Marquis. Avant peu j'espère ap-
 prendre ton départ de Bordeaux.

LETTRE de Mademoiselle Florival.

Paris, ce 7 Décembre 1783.

DEPUIS que je ne t'ai écrit ,
 Minette, il m'est arrivé une bonne
 aubaine. Un vieux que j'ai eu chez
 la présidente m'a pris en amitié, il
 me meuble un petit appartement au

seules conditions que je le flagellerai tant qu'il voudra et lui accorderai la *maniotte* pendant quatre mois. Je pourrai malgré cela faire ce que bon me semblera. Je ne serai occupée avec lui qu'environ trois fois la semaine, et cela deux heures au plus; cela me fait grand plaisir. Je payois fort chere mon appartement garni.

Je te prie, Minette, de m'envoyer les effets que je t'ai laissés. Me voilà décidée à me fixer à Paris. Je vois bien qu'il n'y a qu'ici où l'on peut faire fortune par le libertinage. Bordeaux n'est rien en comparaison et on y est si gênée depuis que le Maréchal de Richelieu n'y commande plus; qu'en vérité c'est insupportable. On doit cependant bien savoir que nous sommes nécessaires et que sans nous les honnêtes femmes (s'il y en a) ne feroient point en sureté. J'attends de tes nouvelles.

LETTRE

LETTRE de *Mademoiselle Felme*.

Roya, ce 9 Décembre 1783.

IL m'a été impossible, mon cœur de te raconter plutôt l'histoire de mon mariage ; depuis j'ai toujours été égale et occupée à faire des visites. Ah que tout cela m'ennuie ; mais m'en voilà quitte.

Le 23 du mois dernier tous les parents de mon mari et les miens vinrent me prendre à dix heures du matin ; j'étois superbement parée pour mon époux, il avoit sa robe noire. Tout le monde s'étoit endimanché et il y avoit des habits qui sûrement étoient du tems du roi Guillemaux et n'avoient vu le jour depuis trente ans. Nous nous rendîmes à onze heures à l'église. A notre arrivée toutes les cloches furent en branle et l'organiste écorcha une symphonie.

Après la célébration du mariage, nous fumes à l'hôtel de ville où on nous reçut avec une décharge de poites. Rendus dans une salle voisine de celle du festin, il m'a fallu abandonner mon visage à tout le monde. Jamais je n'ai tant été baifée. Après ces complimens on a été à dîner. Dès la soupe on a porté ma santé et cela a continué jusqu'au dessert. On a chanté des chansons à ma gloire et que de nouveau j'ai été baifée. A six heures on s'est mis à danser jusqu'à dix qu'on a servi un ambigu, après lequel à minuit on m'a reconduite chez moi en triomphe en me faisant mille plaisanteries sur la nuit. J'étois excédée de ma journée et je me félicitois de la voir finie. Mon couché a duré une heure, j'ai fait la mygaurée. A peine ai-je été dans le lit que mon mari est venu se joindre. Je me suis cachée la tête

dans le lit et lui ai dit que je ne fortirois que quand il auroit éteint les lumieres. Il m'a fort sollicitée pour les laisser allumées ; mais je n'ai eu de cesse qu'il ne les ait éteintes. Alors il a commencé à me caresser sans cesse. Je résistois autant que je le devois mais cependant je laissé prendre place, ce fut pour lors que je gémissais que je criai, que je me remuai. Enfin je fis si bien qu'il fut plus de trois heures à pouvoir me le mettre ; s'il n'avoit pas eu la vigueur qu'il a, il n'en seroit sûrement pas venu à bout ce jour-là. La sagesse que j'avois eue depuis mon départ de Paris fut cause que j'éprouvai beaucoup de plaisir et que je fus obligée de me tenir à quatre pour ne pas m'abandonner à mes sens, de crainte qu'il ne me trouve trop formée.

Le matin j'entendis mon mari se réveiller et je fis semblant de dormir.

leva légèrement la couverture et se
 mit à examiner mes charmes. Les
 voyant inondés de sang il se mit à
 crier : *ah ! ma femme étoit pucelle ;*
je suis heureux : et aussitôt il me
 couvrit de baisers. Peu s'en fallut
 que je me misse à partir d'un grand
 plat de rire. Mais je feignis de me
 veiller en sursaut et je jetai un grand
 cri, comme surprise de voir un hom-
 me couché avec moi. Il me sauta au
 cou et m'accabla de caresses ; peut-
 être cela auroit-il eu des suites, si
 mon n'étoit entré dans notre chambre.
 Tu vois, mon cœur, que tout a
 été au mieux ; mon mari vante à tout
 instant ma vertu et publie ma virgi-
 nité. Il faudra absolument, quand tu
 iras de retour à Paris, que tu viennes
 voir Madame la conseillère qui t'aime
 toujours de même que lorsqu'elle
 étoit Felmé.

LETTRE de Mademoiselle Victorine

Paris, ce 10 Décembre 1783.

PUISQUE tu dois partir, ma bonne amie, du 20 au 25 de ce mois pour venir ici. Cette lettre sera la dernière que je t'écrirai. Il est impossible de t'exprimer la joie que je ressens d'imaginer que je vais te revoir et braver l'attente. Le tems va me paroître bien long jusqu'à ton arrivée.

Je t'ai mandé notre séparation avec le Marquis. Hé bien! maintenant j'ai un espagnol. Je veux tâcher de lui accrocher le plus de *quadruples* que je pourrai. Avec le tems j'espère que j'aurai eu des entreteneurs de toutes les nations de l'Europe. Mon espagnol tient bien de la fienné, il est très-jaloux et très-haut; je crains qu'il ne prenne ombrage de mon petit auteur; cela me feroit de la peine.

être obligée de ne pas le voir si souvent. Adieu, ma bonne amie, qu'il ne tarde de t'embrasser.

LETTRE de *Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 16 Décembre 1783.

JE ne devois plus t'écrire, ma bonne amie; mais je ne puis attendre que je sois ici pour te conter ce qui m'est arrivé hier. J'étois encore dans mon appartement lorsque mon espagnol entra. Après avoir fait beaucoup d'amitiés: „ je vous aime (me dit-il) et il n'y a point d'amour sans jalousie. Aussi je suis jaloux de vous; femme et française ne pouvant être continuellement avec vous, puis-je conter sur votre fidélité. Souffrez que je m'en assure en mettant vos charmes en sûreté”. Et en même-tems il sortit de sa poche une ceinture de virginité qu'il voulut me mettre. „ Ah!

„ me suis écriée aussitôt, jamais
 „ ne le souffrirai. Croyez vous qu'
 „ ne peut être fidelle sans cela.
 Mon espagnol m'a tant suppliée
 lui accorder cette tranquillité qu'
 m'a promis de payer vingt-cinq lou
 par mois, que j'ai cédé à ses desir.
 Après avoir grillé l'antre de la volup
 il est parti.

Il y avoit à peine un quart d'heu
 que l'espagnol étoit sorti de chez m
 qu'est arrivé mon jeune auteur.
 n'ai pu m'empêcher d'éclater de ri
 pensant à la surprise qu'il auroit
 voyant l'état dans lequel étoit m
 minon. Ma gaieté lui fit croire qu
 je voulois plaisanter et il se mit
 devoir de le faire; mais se trouvan
 empêché il en examina la cause
 partit aussitôt d'un grand éclat de ri
 „ N'est-ce que cela, (dit-il) si tu veux
 „ ma chere amie, cela va bientôt
 „ cesser, et en dépit du jaloux ne

... et de la ceinture de la fille
... par les
... à la porte et m'allonger le plus
... possible. Aussi la ceinture tomba
... terre, nous nous en sommes donné
... pendant plus de deux heures. Il sem-
...oit que j'avois plus de plaisir qu'à
...rdinaire, à cause que je trompois
...agnol malgré sa *précaution inutile*.
...and nous eumes fini nos débats,
...me rependis à la porte et mon jeune
...me remonta la ceinture jusqu'à
...place. Il n'y paroissoit nullement.
...avoue que je suis enchantée de
...voir un moyen pour tromper ces
...nés de jalousie. Si jamais on te
...ettoit une *ceinture de virginité*, pense
...l'aventure de ta chere amie.

